

LA BOHÈME PARISIENNE D'ARENO IUKANTHOR (1919-1938). DU PRINCE DE L'IMITATION À L'INITIATION DU PRINCE

Grégory Mikaelian *

Le français, au Cambodge, a d'abord été historiquement la langue de la royauté. Lorsque le roi Norodom (r. 1860-1904) choisit d'installer sa capitale à Phnom Penh, en 1865, la cour est encore entièrement siamophone. Entrer au service du roi nécessite alors de savoir lire et écrire le siamois, qui se présentait comme la langue des élites du pouvoir.

À partir du début des années 1860 va s'opérer un renversement au profit du français : en même temps que Norodom se lance dans une opération diplomatique visant à s'assurer la protection de la France pour se dégager de la tutelle siamoise, il entame une politique de francisation de sa cour qui va passer par diverses modalités dont le recours à des traducteurs de confiance, la recherche de précepteurs français pour former les jeunes princes et les fils de ministres, l'usage de conseillers techniques français dans divers domaines, mais aussi une inflexion de l'esthétique palatiale. Le mobilier du palais, le vestimentaire curial, la musique de cour se francisent, et il n'est pas jusqu'au palais lui-même que Norodom fait bientôt reconstruire sur un plan traditionnel mais à l'euro-péenne, non plus en bois mais en maçonnerie¹. La statue équestre de Norodom, aujourd'hui installée au sein du palais devant la Pagode d'argent, restera comme le symbole de cette francisation : la tête de Norodom y trône sur un buste de Napoléon III en habit militaire², arborant l'ordre royal du Cambodge, créé par Norodom à l'image de la Légion d'honneur de Napoléon III, de même que les armoiries de Norodom reproduiront le « N » de Napoléon III.

On peut alors parler d'une sémantique française du pouvoir. Passant aussi bien par l'usage d'emprunts que par la maîtrise, plus ou moins poussée, du français, mais aussi par l'adoption de nouveaux codes protocolaires, architecturaux, vestimentaires, ou même culinaires, son histoire reste à vrai dire entièrement à écrire³. On en saisit déjà, néanmoins, le rythme : un temps freinée par le coup de force de 1884, elle reprit son essor sous les règnes de Sisowath (r. 1904-1927) et de Monivong (r. 1927-1941), avant d'atteindre son apogée sous le règne de Norodom Sihanouk, dans les années 1940, 1950 et 1960. S'il n'était certes pas le premier prince à bénéficier d'une double instruction – palatiale et française – Sihanouk (1922-2012) qui fut successivement roi (1941), puis prince (1955), puis à

* Chargé de recherches au Centre Asie du Sud-Est (UMR 8170). Ce qui suit est le texte remanié d'une communication au colloque « Langues, cultures et éducation en Asie du Sud-Est : identité et diversité », organisé par l'INALCO, l'IRD, et l'Université Royale de Phnom Penh (16-19 octobre 2019), prononcée le 16 octobre 2019, à Phnom Penh. L'auteur tient à remercier les personnes ayant facilité l'enquête documentaire qui en est à l'origine, en tout premier lieu Indradévi Roman et Nasir Abdoul-Carime, mais aussi feu P.A.M. Sisowath Samyl Monipong, N.A.M. Sisowath Ravivaddhana Monipong, Ang Chouléan, Khing Hoc Dy, Son Soubert, Marie-Sybille de Vienne, Justin Corfield, Roland Faure, Olivia Pelletier (CAOM), Roland Lardinois, Michel Chai, Hélène Suppya Bru-Nut, Stéphanie Khoury, Marie Aberdam.

¹ NÉPOTE, Jacques, *Le palais royal de Norodom I. Description et analyse structurale de la symbolique du palais royal de Phnom-Penh*, Université de Paris X, Doctorat de 3^e cycle sous la direction de Bernard Philippe Groslier, 1973, 477 p.

² BOSWELL, Steven, *King Norodom's head, Phnom Penh sights beyond the guidebook*, Copenhagen, NIAS Press, 2016, « 17. King's Norodom's Head », pp. 149-162.

³ En apparence assez simple, l'exercice consistant à restituer l'histoire de cette acculturation française de la couronne cambodgienne se trouve compliqué par le fait qu'elle vient en partie recouvrir – et parfois se confondre avec – deux phénomènes de beaucoup plus longue durée : d'une part, le phénomène de l'indianisation, qui se confond avec la genèse et le développement historique de la royauté khmère sur les deux millénaires de son histoire, du début de l'ère chrétienne à nos jours ; d'autre part, un phénomène plus récent de sinisation de la société politique cambodgienne – dont on peut situer le point de départ au XII^e siècle (à ce sujet v. notre intervention à la journée d'étude *La Chine mondialisée : diasporas et appropriations intellectuelles, culturelles et techniques*, organisée par Catherine Jami et Xavier Paulès, lundi 23 novembre 2020, à l'EHESS : « Jalons pour une histoire longue de l'usage d'un modèle chinois par les élites cambodgiennes (XII^e-XXI^e siècles) » – et qui vient lui-même restructurer, recouvrir, ou prendre le relai de l'indianisation. En particulier, la francisation du pouvoir se révèle à maints égards correspondre à une étape décisive de la sinisation de la société politique cambodgienne, dans la mesure, d'abord, où les valeurs techniques, administratives et militaires de l'apport français tendent à se présenter, du point de vue de la société cambodgienne qui l'accueille, comme une réitération (ou une continuation sous une autre forme) de l'apport chinois, et dans cette autre mesure, ensuite, où le personnel qui met en œuvre cette francisation est lui-même bien souvent d'origine urbaine et chinoise. En ce sens, cette francisation serait, jusqu'à un certain point bien sûr, comparable à la siamoisation qui la précède : en effet, nombres de pratiques et d'éléments culturels siamois adoptés par le monde palatial cambodgien durant l'époque moyenne ont résulté d'une influence chinoise sur les sociétés de cour de Sukhothai, d'Ayutthaya puis de Bangkok.

nouveau roi (1993), et dont les modèles politiques auront été d'abord l'amiral Decoux puis, surtout, le général de Gaulle, fut en revanche le premier souverain à faire un usage extensif d'un répertoire politique francophone, comme en témoigne, entre autres choses, les volumes de ses mémoires rédigées en français⁴. Après la restauration de 1993 qui fit suite à la guerre civile, ce cycle français s'est en quelque sorte refermé avec la mort du vieux roi, intervenue en 2012 : dans le Cambodge du Premier ministre cambodgien Hun Sen, la sémantique du pouvoir est désormais, nous le savons, chinoise⁵.

*

Considérant un tel phénomène de francisation de l'appareil curial cambodgien, d'aucuns seraient tentés de se pencher sur le parcours des personnalités marquantes l'ayant incarné durant ce qui se présente à nous comme une longue parenthèse (1860-2012). Si Sihanouk est à l'évidence l'une d'entre elles, l'on pourrait tout aussi bien étudier la trajectoire de quelques-uns de ses grands ministres, dont certains nous ont laissé, eux aussi, des mémoires rédigées en français : Huy Kanthoul, Son Sann, ou Nhiek Tioulong par exemple⁶. Mais, pour significatives que nous apparaissent ces trajectoires, elles n'en restent pas moins assignées à des rôles sociaux conformes aux attendus de la société cambodgienne : ici, le roi et ses grands dignitaires au service de la Couronne. Pour le dire autrement, et restaurer la nécessaire dimension biographique de cette approche dans le cadre d'une histoire sociale, cela reviendrait à étudier comment l'exercice de ces rôles sociaux enracinés dans la société cambodgienne en même temps que fortement travaillés par une tension de modernisation a dû en passer, au cours de cette longue parenthèse, par un tel procès de francisation.

Autrement plus instructifs pour comprendre les modalités concrètes de cette francisation sont, peut-être, les cas « limites ». Nous voulons parler de ces individus, eux aussi, engagés dans un processus de francisation tel qu'il est au départ prescrit par la société cambodgienne, mais donnant finalement lieu à une « échappée », de sorte que les protagonistes en vinrent à incarner un rôle jusqu'ici méconnu dans leur société d'origine, jusqu'à devoir s'inscrire non plus au centre du corps social cambodgien mais à sa périphérie. Nous pensons, par exemple, à ce rôle si caractéristique des sociétés européennes de la modernité qu'est celui du savant⁷, dont les systèmes éducatifs du Protectorat puis du Cambodge indépendant ont livré deux exemples retentissants, mais ô combien marginalisés dans leur société d'origine. Le premier, Au Chhieng (1908-1992), a vécu la plupart de son existence en France, sans même que sa propre famille n'ait eu connaissance de son œuvre⁸, et l'on compte aujourd'hui sur les doigts des deux mains les Cambodgiens qui savent l'importance de son existence ; le second exemple, Madame Saveros Pou (1929-2020), pourtant issue d'une famille de hauts dignitaires au service du Palais, est restée toute sa vie durant, elle aussi, à l'extérieur du Cambodge, inaudible pour le

⁴ NORODOM, Sihanouk, *L'Indochine vue de Pékin. Entretiens avec Jean Lacouture*, Paris, Seuil, 1972, 185 p. ; IDEM (avec la collaboration de Wilfred Burchett), *La CIA contre le Cambodge*, Paris, Les Cahiers Libres, 1973, 255 p. ; IDEM, *Souvenirs doux et amers*, Paris, Hachette, 1981, 413 p. ; IDEM, *Prisonnier des Khmers Rouges*, Paris, Hachette, 1986, 433 p.

⁵ La sinophilie du régime procède, elle aussi, de plusieurs dimensions chinoises distinctes qui, ensemble, donnent cette tonalité si particulière au Cambodge sinisé des années 2020. En appréhender les principaux linéaments nécessiterait de pouvoir identifier précisément ces dimensions pour ensuite étudier de quelle manière elles se combinent ou se recombinent : à côté du mouvement de fond de la sinisation séculaire du Cambodge (NÉPOTE, J., « L'Asie du Sud-Est indianisée a-t-elle également puisé au modèle chinois ? L'exemple cambodgien », *Péninsule*, n° 29, 1994 (2), pp. 131-171 ; MIKAELIAN, G., « Jalons pour une histoire longue [...] », intervention citée), vient s'engrener d'une part le positionnement géopolitique d'un gouvernement qui a choisi d'être un avant-poste de la République Populaire de Chine en Asie du Sud-Est, et d'autre part une réactivation tous azimuts des réseaux mercantiles chinois d'Outre-Mer (VIENNE, Marie-Sybille de, « Les Chinois au Cambodge, des champs de la mort à la jungle des affaires (1970-2007) », *Péninsule*, n° 56, 2008 (1), pp. 167-196) ; moyennant quoi les élites cambodgiennes, comme on le sait en majorité sino-khmères (NÉPOTE, J., « Les nouveaux sino-khmères acculturés : un milieu social perturbateur ? », *Péninsule*, n° 30, 1995 (1), pp. 133-154), sont entrées, depuis la signature des Accords de Paris, dans un processus de resinisation accélérée.

⁶ HUY, Kanthoul, *Mémoire*, Sriracha, inédit, 16 avril 1988, 209 p. ; NHIEK, Tioulong (Samdech), *Chroniques khmères*, Paris, inédit, s.d. [années 2000], 94 p. ; SON, Sann, *Mémoires d'un serviteur du Cambodge*, Phnom Penh, Edition Funan, 2011, 244 p.

⁷ WEBER, Max, *Le Savant et le politique*, Préface de Raymond Aron, traduction de Julien Freund, Paris, 10/18, [1959] 1995, 222 p.

⁸ MIKAELIAN, G., « The Grū of Parnassus: Au Chhieng among the titans », *Udaya. Journal of Khmers Studies*, n° 15, 2020, pp. 127-182 (https://www.yosothor.org/uploads/images/Udaya/Udaya_pdf/Udaya-Yosothor/No-15-2020/TRANSLATIONS/03-01_Gr%C3%A9gory_Mikaelian_Udaya15_2021.pdf)

public cambodgien, à l'exception, là encore, de rares initiés⁹. Comme nous avons commencé de l'entrevoir dans de précédents travaux, cet isolement tient moins aux déboires politiques du Cambodge contemporain ou aux contingences biographiques de ces figures savantes qu'au statut spécifique du savoir et de la dimension ésotérique qu'il revêt au sein de la société cambodgienne¹⁰.

**

C'est sur un autre exemple de ces cas « limites » engagés dans un procès de francisation à travers des rôles sociaux méconnus de la société cambodgienne que nous allons nous pencher, en considérant la trajectoire singulière du prince Arenō Iukanthor {Āriṇū Yukan'dhar} (1896-1975).

Jeune et grand prince titré de la Maison royale du Cambodge envoyé faire ses études dans le Paris des années 1920, il est sans conteste le Cambodgien qui, dans l'entre-deux-guerres, parvient à la plus grande maîtrise de la langue et de la culture française, mais aussi des codes de l'élite métropolitaine¹¹. Un peu savant, puisqu'il a suivi, comme Au Chhieng mais dans une moindre mesure, certains des enseignements du maître orientaliste Sylvain Lévi, un peu politique aussi, puisqu'on le trouve engagé, tour à tour, du côté de l'Action française, puis contre elle, il se distingue surtout, aux yeux de ses contemporains, par sa pratique artistique. C'est elle qui lui vaut une renommée parisienne du temps de son séjour en France (1919-1938) comme d'avoir intégré, une décennie après sa mort intervenue durant les premiers mois du régime Khmer rouge, le dictionnaire de la francophonie¹². Mais cette pratique n'a alors que peu à voir avec les traditions artistiques cambodgiennes dans lesquelles il fut éduqué. La société cambodgienne ne reconnaît en effet de statut à l'artiste qu'au sein de cadres sociaux bien particuliers : ceux, principalement, du monastère bouddhique ou du palais royal, dans lesquels l'œuvre, la plupart du temps anonyme, se définit par la reproduction de canons esthétiques éprouvés, ordonnés à magnifier des cultes dédiés à des divinités salvatrices. L'art auquel le jeune Arenō s'initie à Paris est alors tout autre, par sa teneur, par sa fonction comme par le rôle social qu'il implique. Si la peinture sur toile à l'européenne ou la poésie et la littérature françaises sont alors inconnues des pratiques élitaires cambodgiennes – Arenō fait, en l'espèce, figure de pionnier – c'est plus encore la visée des courants de l'art contemporain auxquels le jeune prince adhère et se forme (le cubisme, la poésie symboliste) qui constitue, du point de vue de la société cambodgienne, une inconnue : détaché de toute pratique religieuse, le geste consistant à « créer », au moyen de son génie propre, une vision sensible et vraie d'un monde enlaidi par la révolution industrielle, s'y présente en effet comme incongru. Mais c'est peut-être surtout la manière de vivre l'engagement artistique qui interdit à la figure de l'artiste parisien de trouver facilement place en ce pays khmer de l'entre-deux guerres, placé sous le Protectorat d'une république progressiste : au hasard des rencontres qui lui font découvrir la ville Lumière, Arenō ne s'initie-t-il pas, en effet, à la « bohème »¹³ ? N'est-ce pas à travers ce style de vie typique de la modernité artistique européenne, qui se présente comme en marge sinon en rupture avec l'ordre établi¹⁴, beaucoup plus que par sa pratique artistique *stricto sensu*, qu'on pourrait plus aisément le quintessencier, ceci jusque dans le large spectre de ses activités ou dilections, qui dépassent, à proprement parler, cette pratique ?

⁹ MIKAELIAN, G., « In Memoriam Saveros Pou (1929-2020) », *Péninsule* n° 81, 2020 (2), pp. 5-90.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ MIKAELIAN, G., « L'aristocratie khmère à l'école des humanités française », *Bulletin de l'AEFEK* n°19, mars 2014, <https://www.aefek.fr/baefek19.html>.

¹² GROSLIER, Bernard Philippe, « Iukanthor Arenō », [in] J.-J. Luthi, A. Viatte et G. Zananiri (dir.), *Dictionnaire général de la Francophonie*, Paris, Letouzey et Ané, 1986, p. 217.

¹³ Immortalisée par Balzac dans sa dimension de marginalité (*Un prince de la Bohème*, 1841), la notion de bohème se répand à travers l'expression « vie de bohème » après la publication des *Scènes de la vie de bohème* par le journaliste et écrivain Murger en 1851 (MURGER, Henry, *Scènes de la vie de bohème*, Paris, Michel Lévy, 1851, 406 p.), avant d'entrer dans les dictionnaires pour désigner « par comparaison avec la vie errante et vagabonde des bohémiens, une classe de jeunes littérateurs ou artistes parisiens, qui vivent au jour le jour du produit précaire de leur intelligence » (*Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*, 1867, cité par BERTHELOT, Sandrine, « Introduction » à *Cahiers Edmond et Jules de Goncourt*, année 2007, vol. 14, p. 7), et finir par accéder rapidement à la dimension de mythe, chaque génération d'artistes ayant donné lieu depuis à son propre style de bohème, à cheval entre pratiques effectivement marginales et représentations plus ou moins fantasmées d'un anti-conformisme revendiqué.

¹⁴ Tout en étant, paradoxalement, un des moyens d'expression de cet ordre bourgeois en même temps que d'équilibre esthétique et familial du système capitaliste, v. CLOUSCARD, Michel, « e) La marginalisation – de la bohème au 'Quartier' puis à la 'marginalité assistée' », [in] *Critique du libéralisme libertaire. Généalogie de la contre-révolution de la Révolution française aux Trentes Honteuses*, Paris, Éditions Delga, 2005, pp. 163-168.

Un bref aperçu donnera une première idée de la palette des ressources, talents, rencontres et saillies scripturaires au moyen desquels Areno fit de ses vingt années parisiennes une esthétique de vie. Dans ses livres publiés à Paris en 1931 et 1935¹⁵, il cite les anciens en grec dans le texte, la Bible en hébreu, les classiques latins, les textes médiévaux, Dante, Pascal, convoque Chateaubriand, Mallarmé, Léon Daudet, Barrès, Georges Sorel, Drieu la Rochelle, René Ghil, Sigmund Freud, mais aussi les orientalistes, Sylvestre de Sacy, l'indianiste Sylvain Lévi, le bouddhologue Émile Senart, le sanskritiste Auguste Barth, l'arabisant Antoine Cabaton, le tibétologue Jacques Bacot. On comprend à le lire qu'il fréquente le cénacle de René Ghil, croise André Breton, côtoie Romain Rolland, correspond avec Jean Guéhenno, qu'il s'apprête à participer à une revue littéraire accueillant Henri Barbusse, Eugène Dabit, Léon Paul-Fargue, et Jean Giono, et l'on ne compte plus les personnalités artistiques, peintres, sculpteurs, ou musiciens, qu'il rencontre dans le Paris de l'entre-deux-guerres. Il polémique enfin contre Henri Massis, un pilier de l'Action française, ou René Guénon, ténor de l'ésotérisme, et n'épargne aucun des hauts cadres de l'administration coloniale, du Résident de France au Cambodge au ministre des Colonies, en passant par le Gouverneur Général de l'Indochine, qui sont la cible privilégiée de ses textes protéiformes, manière de satires littéraires aux traits vigoureusement pamphlétaires. En somme, parmi les jeunes Cambodgiens envoyés faire leurs études à Paris, on ne trouve pas d'équivalent du prince Areno et de son étonnante assimilation de la culture et des codes de l'élite française. C'est donc à juste titre que la presse, coloniale¹⁶ aussi bien que parisienne¹⁷ en fit un exemple d'assimilation réussie à l'échelle de l'empire français.

Bien plus sûrement encore que la science orientaliste de nos deux savants, Au Chhieng et Madame Pou, la bohème d'Areno lui valut d'acquérir une notoriété parisienne alors inédite pour un Cambodgien. Cette francisation parfaite, aux yeux des métropolitains tout au moins, se révéla pourtant irrecevable lorsqu'il réintégra la société de cour phnompenhoise, en 1938, alors même qu'il en avait été l'un des plus illustres représentants lorsqu'il avait quitté le Cambodge en 1919, potentiellement éligible aux successions royales de 1927 comme de 1941. Areno concentre ainsi sur sa personne la double prouesse d'avoir été le Cambodgien le plus brillant et le plus célèbre du tout Paris de son temps, avant d'avoir été superbement ignoré de sa société d'origine, et même, nous le verrons, l'objet d'un tabou jusque dans sa propre maisonnée.

Le risque que comporte l'examen d'une telle destinée serait de noyer toute perspective sociologique dans les méandres torrentiels d'une épopée romantique, à laquelle, il faut bien le dire, la vie agitée du prince se prête tout particulièrement. On s'en tiendra, dans le cadre de ces quelques pages, à dégager une ligne de force sociologique qui procède bien plutôt, selon nous, d'une dimension tragique : la maîtrise exceptionnelle dont Areno fit montre, loin d'être un accident biographique de l'histoire, fut d'abord le produit d'une stratégie sociale de francisation propre à certains cercles curiaux de la seconde moitié du XIX^e siècle, qui a fini, précisément en raison des circonstances exceptionnelles de sa réussite, par se retourner contre eux. En effet, le prince Areno est l'héritier d'une faction curiale qui s'est spécialisée dans la médiation avec les puissances européennes depuis la fin du règne d'Ang

¹⁵ IUKANTHOR, Areno, *Au seuil du Narthex Khmèr. Boniments sur les conflits de 2 points cardinaux*, Paris, Aux Éditions d'Asie, 1931, in-12°, 431 p. ; *IDEM*, *Destin d'Empire. I. De Signatura Rerum*, Paris, Pierre Bossuet, 1935, 254 p. ; *IDEM*, *Prière haute. Dédié au Colonel Comte de la Rocque*, Paris, Édition et publication contemporaines, Les Cahiers du Chrisme, juillet 1935, 67 p.

¹⁶ « [...] Est-il possible de donner à des noirs ou à des jaunes, une culture européenne ? Les noirs qui siègent à la Chambre sont un vivant exemple des facultés d'assimilation de la race noire. Pour la race jaune, nous avons des exemples aussi probants, sinon aussi frappants : le prince Yukanthor, petit-fils de Norodom et dont le père eût dû devenir roi du Cambodge, quoique Cambodgien de pur sang, parle français aussi bien que n'importe quel licencié ès lettres et l'écrit... mieux que beaucoup de licenciés ; sa 'Cantate angkoréenne' qu'il publia voici quelques années, témoigne de la perfection avec laquelle ce jeune homme s'est assimilé le génie français. [...] », *L'Écho annamite*, 27 octobre 1925.

¹⁷ « Paysages cambodgiens. Les promeneurs du Palais-Royal s'arrêtent devant de très curieuses toiles qui sont exposées en ce moment dans la galerie de l'Agence des Colonies. [...] Ces peintures sont l'œuvre d'un de nos hôtes les plus illustres, S.A.R. le prince Aréno Inkantor [sic], petit-fils du roi du Cambodge, S. M. Norodom. Le prince Aréno habite en France depuis une dizaine d'années et il fut un des meilleurs élèves du regretté maître Cormon. Il n'est pas seulement peintre, mais poète aussi, et poète de talent. On se souvient de sa Cantate Angkoréenne en vers français, qui eut, lors de sa parution, l'éloge unanime de la critique », *Paris-Midi*, lundi 28 juillet 1930.

Duong, et qui fit en sorte d'être à la pointe de la connaissance et de l'enseignement de la langue et de la culture françaises pour se maintenir en position de médiation régaliennne avec la France jusque dans les années 1960. Les attaques des administrateurs coloniaux contre la royauté conduisirent cette faction à approfondir la maîtrise du français, mais aussi celle des codes de l'élite française, dans l'espoir d'obtenir l'appui des Français de la métropole contre ceux de la colonie. Après son père Aruna Yukanthor, auteur du célèbre « scandale colonial » de 1900, le prince Arenò incarna, lui aussi, cette politique. Mais, au-delà d'une stratégie élaborée comme une réponse aux oukases coloniaux dont l'aristocratie khmère avait senti les premiers effets lors du coup de force de Charles Thomson (1884), la radicalité avec laquelle Arenò imita pour mieux l'absorber la culture des élites parisiennes ressortit à un plus vieux procédé d'initiation du prince qui se destine à monter sur le trône ; destinée que sa position dynastique l'enjoignait effectivement de suivre, et qu'il a défendue jusqu'à ce que Norodom Sihanouk ne ceigne la couronne en 1941¹⁸. L'issue malheureuse de cette stratégie s'explique bien sûr par divers facteurs et ne saurait pleinement se comprendre sans pénétrer l'épaisseur historique des années 1850-1950, singulièrement le phénomène de pression socio-politique inédit dans le recrutement des élites administratives exercé par l'appareil de domination français sur les aristocraties khmères. On retiendra néanmoins comme étant au cœur de cet échec le rôle social endossé par Arenò dans le cadre de ce procès d'imitation, l'artiste bohème, qui ne faisait guère sens au Cambodge, et la manière précisément toute aristocratique avec laquelle il l'endossât : sans aucune retenue, avec fougue, honneur et passion, beaucoup plus, peut-être, que ses modèles français, quant à eux partie prenante d'un ordre bourgeois pour lequel la représentation plus ou moins factice d'une marge faisait partie intégrante de l'idéologie dominante qui avait alors cours dans la société française¹⁹. Tant et si bien qu'Arenò se marginalisa définitivement aux yeux de ses compatriotes, y compris, même, de ses proches, et que son retour au Cambodge fut synonyme de mort sociale.

Les Yukanthor à la pointe de la francophonie

Revenons tout d'abord aux coordonnées sociales d'Arenò, que détermine son nom, avant qu'il n'en modifie l'orthographe française dans ses publications²⁰ : Arenò est un Yukanthor. Et pour établir la raison sociale de la branche princière²¹ des Yukanthor, fondée par son père, Aruna Yukanthor, il faut remonter au règne du père de Norodom, le roi Ang Duong (r.1846-1860), qui alla chercher l'aide de puissances européennes pour se dégager de la tutelle siamo-vietnamienne pesant alors sur le royaume. Le souverain suivit en cela une pratique diplomatique qui avait connu ses lettres de noblesse depuis les débuts de l'implantation portugaise au Cambodge, dans la seconde moitié du XVI^e siècle²² et qui revenait depuis à intervalle régulier s'offrir comme un outil de neutralisation des pressions impérialistes exercées à l'encontre de la Couronne.

Pour solliciter cette aide Ang Duong disposait de dignitaires d'origine portugaise installés à peu près à mi-chemin entre Oudong, la capitale, et Phnom Penh, point de convergence des réseaux maritimes interlopes de mer de Chine venus tenter leur chance en pays khmer. Souvent métis, de confession catholique, ils étaient les héritiers de vieilles familles portugaises réfugiées de Makassar vers 1660 suite à un raid hollandais dirigé contre cette implantation portugaise des Célèbes, et s'étaient

¹⁸ Sur quoi on lira, dans ce même bulletin, l'article de Nasir Abdoul-Carime, « Les premiers pas du roi Norodom Sihanouk en France : retour sur une double légitimation royale par deux régimes français ».

¹⁹ Cf. *supra*, note 14.

²⁰ De Yukanthor à Iukanthor, suivant en cela l'orthographe par laquelle son père avait défrayé la chronique de l'actualité politique métropolitaine en 1900 (« Iukanthor », cf. LAMANT, Pierre L., *L'affaire Yukanthor. Autopsie d'un scandale colonial*, Paris, Société Française d'Histoire d'Outre-Mer, Bibliothèque d'histoire d'Outre-mer, nouvelle série, travaux n° 6, 1989, pp. 327-331) et qui sera conservée par sa mère sur sa carte de visite (« La Princesse Iukanthor », cf. Archives nationales du Cambodge – désormais ANC – RSC 11595). Dans les archives françaises, l'orthographe fluctue, mais elle inclue la plupart du temps un Y à l'initiale. Arenò lui-même, lorsqu'il écrit aux autorités françaises, troque parfois le I pour un Y (cf. ANC, RSC 11595, Lettre d'Arenò Yukanthor au ministre des Colonies, 27 février 1934, pp. 1, 6).

²¹ Sur la définition juridique des dynasties, des 'clans maternels' ou familles royales, des branches princières, des familles princières, des lignages, des familles, des lignées et des foyers au sein de la Maison royale du Cambodge de l'époque contemporaine, v. NÉPOTE, J., *État présent de la Maison royale du Cambodge*, Paris, 1994, pp. 15-30.

²² GROSlier, B. Ph., *Angkor et le Cambodge au XVI^e siècle d'après les sources portugaises et espagnoles*, Paris, PuF, Annales du Musée Guimet, Bibliothèque d'études, t. LXIIIe, 1958, 194 p. ; NÉPOTE, J., « Les Portugais, le Cambodge et la vallée du Mékong au XVI^e siècle : logique d'une découverte », [in] *Dossier de travaux présenté dans le cadre d'une candidature à l'habilitation à diriger des recherches*, Université de Marne-la-Vallée, mars 2003, pp. 51-65.

progressivement intégrés à la cour par des mariages avec des filles de hauts dignitaires. Ces familles étaient traditionnellement des agents de la modernisation du royaume, spécialisées, entre autres choses, dans le maniement de l'artillerie, domaine où les Portugais excellaient, mais aussi dans la diplomatie, jouant notamment un rôle d'intermédiaire entre le Cambodge et les puissances européennes qui abordaient en mer de Chine. Dès 1850, Ang Duong envoie donc l'un d'entre eux à Singapour, Constantin Monteiro, pour négocier une aide diplomatique auprès des Anglais. On trouve la présence d'un Monteiro dès la fondation de cette petite communauté qui avait trouvé asile dans la chrétienté de Ponhea Lu²³. Un autre, Ben André de Monteiro, se distinguera sous le règne d'Ang Chan (1797-1835), jusqu'à devenir Kralāhom²⁴, une charge qui recouvrait l'administration de la guerre en temps de conflits, mais aussi celle des transports fluviaux-maritimes qu'empruntaient les étrangers pour pénétrer dans le royaume et, conséquemment, celle des affaires extérieures. Constantin était-il l'un de ses fils ou neveu ?²⁵ On ne le sait. Reste que l'échec de ses négociations avec les Britanniques le porte à rencontrer le consul de France, lors d'un second séjour intervenu à la fin de l'année 1852, ce qui déboucha au terme de longues tractations sur la signature du traité de Protectorat entre le roi et Napoléon III, en 1863²⁶. Son action diplomatique se vit alors récompensée par une alliance de prestige lorsqu'une fille de Constantin devint l'une des épouses de Norodom²⁷. La fille Monteiro en question, *anak mnān* Bhiyām (1850-1915) n'était autre que la grand-mère maternelle du prince Arenō. C'est elle, par ailleurs petite-fille d'un ministre de la justice (sans doute en ligne maternelle)²⁸, qui va, dans un premier temps, nourrir Arenō au lait de la tradition curiale, mais d'une tradition ouverte aux innovations techniques européennes. C'est lors qu'il est tout jeune qu'elle lui narre l'épopée de ces Monteiro qui furent à la manœuvre du rapprochement khméro-français, en des termes sans doute proches de ceux que la princesse Malika, la fille de Bhiyām et mère d'Arenō, utilisera elle-même à l'intention des écoliers du Cambodge, à la veille de l'Indépendance, dans des « Chroniques royales »²⁹ qui avaient pour vocation d'exposer le passé des rois khmers sous la forme de petits récits édifiants tels que la tradition palatiale, qu'elle voulait incarner, en avait conservé le souvenir : celle du *braḥ juṭik seṭṭhī* Kuy Mūntēñū, le fameux Constantin, dont nous savons maintenant qu'il fut très probablement l'intermédiaire entre le souverain cambodgien et la compagnie anglaise auprès de laquelle fut commandée une presse monétaire avec laquelle Ang Duong fit émettre sa monnaie de facture européenne, en 1853³⁰, et encore le premier cambodgien à s'intéresser à l'outil cartographique³¹ ; mais aussi celle de ces 8 autres membres de la communauté portugaise qu'il

²³ KHING, Hoc Dy, « Col (*alias* Kol) de Monteiro (c.1839-1908), parcours d'un interprète-mandarin », *Péninsule* n° 67, 2013 (2), p. 73, note 3.

²⁴ *Ibid.*, p. 74, note 5.

²⁵ *Pace ibid.*, p. 75, notes 8 et 9.

²⁶ NÉPOTE, J. « Le Cambodge (1782-1866) et les Britanniques », *Péninsule* n°41, 2000, pp. 124-134 ; KHING, Hoc Dy, « Col (*alias* Kol) de Monteiro (c.1839-1908), parcours d'un interprète-mandarin », *Péninsule* n° 67, 2013 (2), p. 76.

²⁷ Cf. « Ma grand'mère, l'unique enfant du Hôtri Roatn, qui me nourrissait du lait de la Tradition », [in] IUKANTHOR, A., *Au seuil [...]*, op. cit., p. 312 ; « ma grand-mère maternelle, l'unique enfant du Hôtri Roatn, héritière de la Seigneurie de Trang Sud et du Comtat de Sambôr Borei [...] », [in] ANC, RSC 11595, Lettre d'Arenō Yukanthor au ministre des Colonies, 27 février 1934, p. 6 ; « Ang Duong, mon arrière grand-père paternel, délégua Sa Droite, le Hôtri Roatn, mon arrière grand père maternel, auprès du Consul de France à Singapour, M. de Montigny, pour demander aide et secours à la France », [in] ANOM, Indochine NF, Carton 47, Dossier 568, Lettre d'Arenō au président de la République française Albert Lebrun, 15 juillet 1934, p. 3. Voir aussi YUKANTHOR, Pingpéang (Princesse), « Études cambodgiennes. Personnalité de S. M. Norodom Suramarit », *France-Asie*, n° 113, octobre 1955, p. 252.

²⁸ YUKANTHOR, Pingpéang (Princesse), « Personnalité [...] », loc. cit., p. 252. Dans le récit de son voyage à Angkor paru en 1947, la princesse Pingpéang stipule qu'un lien de parenté existe entre sa mère, la princesse Malika, et Suon, le gouverneur de Siem Reap en poste en novembre 1907, qui les reçoit durant tout leur séjour, la famille de ce dernier étant déjà en relation avec sa grand-mère (Bhiyām) et sa bisaïeule (YUKANTHOR, Pingpéang, « Souvenirs de mon premier voyage à Angkor », *France Asie*, t. 2, 15 juillet 1947, p. 646). Ceci pourrait vouloir dire – simple hypothèse de travail – que Constantin Monteiro s'était marié à une fille de la clientèle du vice-roi de Battambang, l'appareil administratif de la province de Siem Reap étant encore bien évidemment sous l'obédience de ce dernier aux lendemains de la rétrocession de 1907, la famille du gouverneur en question étant par ailleurs « installée à Siem-Réap depuis de longues années » (*ibid.*, p. 648).

²⁹ Le texte de la princesse a été récemment analysé comme un jalon de la construction d'une historiographie nationale par THUN, Thera, *Bangsāvatār: The evolution of historiographical genres in colonial Cambodia*, Singapore, National University of Singapore, Department of History, PhD, 2018, 210 p.

³⁰ NÉPOTE, J., « Le Cambodge [...] », loc. cit. ; ESCABASSE, Alain, « La longévité des *ticals* d'Ang Duong », *Numismatique Asiatique*, n° 18, juin 2016, pp. 33-48.

³¹ MONTEIRO, Constantin, « Notes to accompany a Map of Cambodia », *The Journal of the Indian Archipelago and Eastern Asia*, vol. V, Singapore, 1851, pp. 306-311.

accompagna lui-même, par la suite, à Singapour, pour être instruits sur ordre du roi au séminaire de Monseigneur Miche, un de Lopez et sept Monteiro³². Parmi ces derniers, certains endossèrent par la suite des fonctions importantes, comme Ben André de Monteiro {*Paen Munteŕũ*}, nommé *uk ñã Vipul Rājasenā*, l'équivalent d'un vice-ministre de la guerre sous les ordres du Kralāhom, engagé dans la répression contre les rebelles à l'ordre royal de Norodom au début de son règne³³, ou encore Col de Monteiro, son interprète auprès des autorités françaises lors de la signature du traité de Protectorat, avant qu'il ne prenne en charge le Trésor royal en 1870³⁴. Cette alliance entre Norodom et Bhiyām qui renforçait l'assise de ces agents de la modernité européenne à la cour donnera donc naissance à la princesse Malika {*Mālikā*} (1872-1951)³⁵, la mère d'Areno. Semble-t-il non francophone elle-même³⁶, elle épousa en 1891, ce qui n'avait bien sûr rien d'innocent, son demi-frère le prince Aruna Yukanthor, alors le plus francophone des fils de Norodom.

Aruna Yukanthor, le père d'Areno, naquit en 1860³⁷ d'une cousine de Norodom, *Preah Neang Chaom Phaltip Soda Chan* (1840-1925)³⁸, et fut initié au français dans ce qu'on appelait l'École du Protectorat, alors une simple paillote accueillant quelques princes et fils de ministres, où enseignait le marquis Aristide de Gilède, caporal au 1^{er} régiment d'infanterie de Marine³⁹. C'est lui, nous dit Areno, qui communiqua à son père le goût de la géographie et de l'histoire de France : depuis leurs jeunes années, une forte amitié liait les deux aristocrates qui ne se démentira pas avec le temps⁴⁰ puisque c'est dans le consulat d'Aristide de Gilède, alors en poste en Belgique, que Yukanthor ira se réfugier à la suite du scandale qu'il provoqua à Paris, en 1900. C'est seulement la trentaine dépassée qu'il s'allia à la mère d'Areno. Trois logiques sont probablement à l'œuvre dans ce mariage princier. Pour ce fils de roi qui n'avait jusqu'ici contracté que trois alliances avec des roturières, il s'agissait d'abord, en épousant sa demi-sœur paternelle comme il était courant dans la famille royale, de donner naissance à une descendance titrée. C'était ensuite s'allier avec l'une des personnalités les plus influentes de la cour, sa belle-mère, *anak mnān* Bhiyām, étant alors l'une des deux favorites du roi⁴¹. Cela permettait donc de se positionner en bonne place dans la lutte pour la succession royale qui s'engageait alors à travers le jeu des influences antagoniques de chacune des favorites sur le vieux souverain. Aruna Yukanthor apparaît à ce dernier comme un candidat d'autant plus sérieux que le fils de son autre favorite, Duong Chakr, venait d'être écarté par le Résident supérieur en raison de son hostilité par trop

³² Am Ālesis Tīlūpes [Am Alexis de Lopez], Gal' Munteŕũ [Bernard Col de Monteiro, fils de Bernardos Ros de Monteiro, petit-fils de Ben André de Monteiro], Ÿan [Jean ?] Munteŕũ, Pūl [Paul] Munteŕũ, Paen Munteŕũ, Ūn Munteŕũ, Ras' Munteŕũ, Ÿān Munteŕũ, cf. KRASUON SIKSĀDHĪKĀR, *Baṅsāvātār nai prades kambujā*, Phnom Penh, Imprimerie du Palais royal, 1952, pp. 159-160.

³³ KRASUON SIKSĀDHĪKĀR, *op. cit.*, p. 169.

³⁴ KHING, H. D., « Col [...] », *loc. cit.* ; ABERDAM, Marie, *Élites cambodgiennes en situation coloniale, essai d'histoire sociale des réseaux de pouvoir dans l'administration cambodgienne sous le protectorat français (1860-1953)*, Université Paris 1 Panthéon Sorbonne, École doctorale d'histoire, 2019, vol. II, pp. 774-775.

³⁵ Dont le nom devait donc se prononcer /miəliika/ (et non /maaliika/), cf. la graphie française, significative à cet égard, dans une lettre d'Areno : « Milika » (ANC, RSC 11595, Lettre d'Areno au Président du Conseil, 11 novembre 1933, p.1). Ce n'est, semble-t-il, que par « contamination » des écritures administratives françaises, que certains scribes cambodgiens en sont venus à modifier l'orthographe cambodgienne en *Mālikā*.

³⁶ *Contra* Kitagawa (KITAGAWA, Takako, « How Princess Malika fought: Securing interest in the prince's inheritance and raising children after the Yukanthor Affair », *The Gakushuin Journal Of International Studies*, vol. 6, March 2020, pp. 1-22). Cet auteur fait fond sur une correspondance tapuscrite de la princesse avec la Résidence supérieure qui rythme la lutte acharnée qu'elle mena pour toucher l'héritage qu'elle affirmait lui avoir été dérobé à la mort de Norodom. Mais sa seule correspondante manuscrite étant en khmer, il est probable que ces lettres tapuscrites aient été rédigées par ses filles, alors même que la Résidence supérieure a pu, à l'occasion, pointer « son ignorance de la langue française » (ANOM, carton 47, dossier 569, Lettre du Résident supérieur au Gougal, 20 novembre 1935, p. 2 ; Gougal est l'abréviation de l'adresse télégraphique du Gouvernement général d'Indochine).

³⁷ Certaines sources donnent plutôt 1858, en l'année du Singe, deuxième de la décade, 1222 de la petite ère (ANC, RSC, 11595) ; si ce dernier millésime correspond à 1858 (1222 + 636 = 1858), l'année animale et la décade correspondent en revanche à l'année 1860/1861.

³⁸ YUKANTHOR, Pingpéang (Princesse), « Personnalité [...] », *loc. cit.*, p. 252.

³⁹ LAMANT, P. L., *op. cit.*, p. 131. « Le premier des princes, il avait appris notre langue », dit le R. P. Guesdon, dans *Le Figaro* du 20 septembre 1900, cité par HENRY, G., « Le bon roi Sisowath », *La Revue universelle*, 1^{er} septembre 1925, p. 589.

⁴⁰ YUKANTHOR, A., *Destin d'Empire. [...]*, *op. cit.*, « Culte de l'amitié », pp. 85-86.

⁴¹ CHESNEL, Céline, « Du Palais des grandes dames au Conseil des ministres. Retour sur la neutralisation du pouvoir de Norodom par le Protectorat (1860-1904) », *Péninsule*, n° 59, 2009 (2), pp. 63-64 ; 76.

frontale au Protectorat⁴². Intervenu en 1891, le mariage d'Aruna et de sa demi-sœur Malika est concomitant de la fuite de Duong Chakr au Siam, et scelle ainsi la constitution d'une faction royale qui se présente en bonne disposition pour succéder à Norodom. Enfin, la constitution de cette faction s'accompagne de ce qui pourrait bien avoir été un repositionnement tactique de la Couronne : face à l'hostilité affichée de sa première favorite, *ghun* Thān, à l'endroit de la Résidence supérieure, et devant l'échec des résultats de cette politique dont témoignait, entre autres, l'exil de Duong Chakr, Norodom misait désormais sur une faction historiquement liée à la signature du Protectorat, « véritable artisan de l'alliance franco-cambodgienne » selon les termes mêmes par lesquels cette conscience francophile se perpétua jusqu'à l'imaginaire des enfants du couple⁴³.

Parmi ceux-ci, les trois premiers nous intéressent en particulier : la princesse Pengpās {pēn pās'}, ou « tomate » (1893-1969), ainsi surnommée parce qu'elle était potelée ; la princesse Pingpéang, « araignée » {bīn bān} (1894-1966), qu'on appelait de la sorte parce qu'elle était filiforme⁴⁴ ; et leur petit frère, le prince Héanh {hān} (1896-1975), « l'audacieux »⁴⁵, *alias* Arenó, qui n'aura de cesse d'illustrer par son être au monde le destin que suggérait son nom. Ils iront tous à bonne école. À partir de 1903, le roi Norodom fait instruire en français les princes et les enfants des hauts dignitaires dans une classe qu'il ouvre au sein même du palais, l'École Norodom, où officiait Jean Taupin « un des rares européens pour qui les Cambodgiens avaient une vénérable considération » nous dit Arenó⁴⁶. Lui et ses sœurs suivent cet enseignement jusqu'en 1905⁴⁷.

Arenó est ensuite envoyé au Collège de Phnom Penh, l'ancêtre du Collège Sisowath, où il passe trois années, de 1905 à 1907. Il y apprend l'école buissonnière plus que les déclinaisons latines, mais il s'imprègne toutefois d'une ambiance scolaire moderne qui lui servira par la suite :

C'étaient les plus belles années de ma vie au Cambodge. Nous étions une cinquantaine dans notre classe, mais n'occupions ordinairement que six ou sept bancs. La moitié d'entre nous s'absentait toujours. On se relayait. Pendant que les uns allaient en pirogue cueillir des fleurs de nêlumbos, ou chercher des œufs de tortue en improvisant des strophes sur quelque mode populaire, ou encore baigner de parfum les icônes du Bouddha, toujours chanson aux lèvres, – les autres, ceux de corvée, prenaient des notes, copiaient les sujets des devoirs et leçons pour les remettre ensuite aux absents. La brave institutrice dont je ne veux pas vous dire le nom, qui suivait pas à pas le programme d'enseignement imposé, ne voyait chacun de nous qu'en moyenne pendant trois jours sur sept, mais elle était contente parce que nous savions toutes nos leçons, faisions consciencieusement tous nos devoirs, ce qui faisait que sur nos carnets hebdomadaires, il ne manquait pas une note. Au bout de trois ans de ce régime, l'Alliance Française me décerna une médaille dite « médaille d'argent », comme récompense. J'en étais très fier, évidemment, bien qu'au fond de moi-même, je sentais bien que je ne méritais pas cet honneur. [...]⁴⁸

Ses deux sœurs, Pengpās et Pingpéang, vont poursuivre de leur côté leur scolarité jusqu'à devenir, en 1911 et 1912, les premières institutrices brevetées du Protectorat. Elles seront dès lors considérées comme les femmes les plus instruites du Cambodge⁴⁹. C'est aussi en 1911 que leur mère, la princesse Malika, ouvre la fameuse École Malika, destinée à transmettre une éducation aristocratique et moderne aux jeunes filles de la bonne société, princesses et filles de hauts dignitaires, qui fut un haut lieu de

⁴² LAMANT, P. L., « L'Affaire Duong Chakr », *Revue française d'Histoire d'Outre-Mer*, t. LXVII, n°246-247, 1980, pp.123-150.

⁴³ YUKANTHOR, Pingpéang (Princesse), « Personnalité [...] », *loc. cit.*, p. 252, note 1. Pour une recension cambodgienne des négociations entre la royauté khmère et la France, on lira le récit, tiré de la mémoire familiale, qu'en donne la princesse Malika dans ce qui semble bien avoir été le premier manuel d'histoire du Cambodge imprimé en khmer (KRASUON SIKSĀDHĪKĀR, *op. cit.*, pp. 153-160, 163-185).

⁴⁴ Cf. la « réponse de Sa Majesté Norodom Sihanouk à l'équipe du *Bulletin Mensuel de Documentation* », Beijing, le 23 mai 2003 (<https://fr.groups.yahoo.com/neo/groups/CambodgeInfo/conversations/messages/246>).

⁴⁵ Terme qui se trouve être un emprunt-retour entre le khmer et le siamois, v. *hān* [in] ANTELME, Michel, *La réappropriation en khmer de mots empruntés par la langue siamoise au vieux khmer*, Patani, Prince of Songkhla University, Coll. Ombres d'Orient. Sociétés d'Asie du Sud-Est, p. 120. On trouve aussi dans certains documents le dérivé *krahān* (ANC, RSC, 11595, Lettre du ministre de l'Intérieur au roi, 23 novembre 1915, n° 618, version khmère, p. 1).

⁴⁶ YUKANTHOR, A., *Destin [...]*, *op. cit.*, p. 105. Arenó évoque ailleurs ses qualités d'excellent locuteur du khmer, v. *IDEM*, *Au seuil [...]*, *op. cit.*, p. 295.

⁴⁷ ANC, RSC 1212. Domus. École Professionnelles Palais et Norodom. 14 novembre 1904.

⁴⁸ YUKANTHOR, A., « A propos de l'Enseignement au Cambodge », *Académie des Sciences Coloniales. Comptes rendus*, T. IV, 1924-1925, p. 391.

⁴⁹ LAMANT, P. L., *op. cit.*, p. 172.

l'apprentissage du français en même temps que des convenances aristocratiques jusqu'à la fin des années 1960.

Pendant que ses sœurs encadrent l'enseignement moderne des milieux curiaux au sein de l'École Malika, ou dans d'autres cours privés qu'elles viennent à diriger, on retrouve la trace d'Areno au Collège Chasseloup-Laubat de Saigon⁵⁰, où il semble qu'il suive à nouveau un cursus de collégien et qu'il apprenne, cette fois, ses déclinaisons latines⁵¹. Puis il intègre le Lycée Paul Bert de Hanoi, de juin 1914 à novembre 1919⁵² : c'est là qu'il développe une sensibilité artistique qui l'éloigne des sentiers battus. Mais elle couvait sans doute depuis un voyage à Angkor qu'il effectua en compagnie de sa mère et de ses sœurs, avec la cour de Sisowath, lorsqu'elle s'y rendit avec faste et pompe en 1907, pour célébrer la rétrocession de la province de Siem Reap par les Siamois⁵³. Quelques années plus tard, à la veille d'entrer au lycée, Arenô commence à composer des poèmes sur Angkor⁵⁴, thème qu'il travaille à mesure qu'il fait l'apprentissage des valeurs de la République, non sans entrevoir de quelle manière elles pourraient servir à secouer le joug colonial : alors que la révolte populaire de janvier-février 1916 bat son plein, des troubles derrière lesquels les autorités croient déceler l'activisme de son père qui venait de quitter sa résidence surveillée de Singapour pour s'installer à Bangkok⁵⁵, il chevauche la rime en exaltant ce thème, très français, de la liberté populaire⁵⁶. Il peint aussi ses premières toiles, inspirées de l'environnement vietnamien dans lequel il évolue désormais⁵⁷. Après l'avoir un temps désorienté et fait échouer au Baccalauréat – on l'imagine volontiers rêveur⁵⁸ –, ces prédispositions le mènent tout d'abord vers l'École des Arts décoratifs de Saigon, avant d'être orienté par les autorités coloniales vers l'École nationale des Arts décoratifs, à Paris, pour la rentrée 1919. Il y fera ensuite l'apprentissage de la vie d'artiste parisien sur laquelle nous allons revenir et qui lui vaudra pendant vingt ans ce statut, tout à la fois marginal, médiatique et mondain, d'ambassadeur de la culture et de la royauté khmères, au grand dam des autorités coloniales.

De leur côté, ses sœurs Pengpâs et Pingpéang tiendront le cap de la francophonie régaliennne aussi bien du côté de l'enseignement que de la diplomatie jusqu'aux années 1960, adossées en cela au magistère moral de leur mère qui avait cherché depuis les années trente à s'imposer au sein du jeune espace éditorial khmérophone naissant comme une gardienne des traditions royales⁵⁹. Tant et si bien

⁵⁰ *Les Annales coloniales : organe de la France coloniale moderne*, 29 juin 1921, p. 6.

⁵¹ Cf. « Je venais à peine d'apprendre la déclinaison de *rosa*, la rose [en 1910] », [in] IUKANTHOR, A., *Au seuil [...]*, op. cit., p. 248.

⁵² ANC, RSC 11595, Sylvestre à Gougal, objet : réclamations du Prince Arenô Yukanthor, 9 novembre 1934, p. 2.

⁵³ YUKANTHOR, Pingpéang, « Souvenirs de mon premier voyage à Angkor », loc. cit., p. 645.

⁵⁴ Cf. « Le rêve d'une *Cantate Angkoréenne* hantait notre esprit dès 1913 », [in] IUKANTHOR, A., *La Cantate Angkoréenne*, bois originaux dessinés par Jean Selz et gravés par Guy Selz, Paris Eugène Figuière, 1923, p. 73.

⁵⁵ OSBORNE, Milton, « Peasant politics in Cambodia: The 1916 Affair », *Modern Asian Studies*, vol. 12 (2), 1978, pp. 217-243 ; FOREST, Alain, « Les manifestations de 1916 au Cambodge », [in] Pierre BROCHEUX (dir.), *Histoire de l'Asie du sud-est. Révoltes, réformes, révolutions*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 1981, pp. 63-82.

⁵⁶ Cf. *Idem*, *Destin [...]*, op. cit., p. 137, note. Ce qu'il décrit comme son premier poème est publié en note des pages 132-137.

⁵⁷ *Les Annales coloniales [...]*, 29 juin 1921, loc. cit. ; certaines des toiles qu'il commente pp. 328-330 d'*Au seuil [...]*, op. cit., auront sans doute été, sinon peintes, à tout le moins imaginées lors de son séjour vietnamien, cf. « Pagode Môt Cot (II), « Paysan annamite (IV) œuvre de prime jeunesse », « Nouveau mandarin (Côté 5^e du catalogue) », « Mandarin d'hier (VI) ».

⁵⁸ Cf. « Et le nourrisson de la Muse roulait, du Collège Chasseloup-Laubat au Lycée de Hanoi, chantant, grattant son monocorde. Un jour, il s'amusa à barbouiller des toiles avec des couleurs lefranc et Cie. Il y perdit son latin. Il y a bien perdu son latin puisqu'il n'a pas pu, entièrement, passer son bac à lauréat ès lettres... », [in] *Les Annales coloniales [...]*, 29 juin 1921, loc. cit..

⁵⁹ D'abord à travers la publication, dès janvier 1934, d'un manuscrit du roi Ang Duong aux bons soins de l'Institut Bouddhique : *Kaki l'infidèle. Poème composé par Feu S. M. Ang-Duong roi du Cambodge édité d'après un manuscrit de la bibliothèque de S. A. R. La Princesse Malika*, Phnom-Penh, Éditions de l'Institut Bouddhique, [1934] 1959, 48 p. Puis avec la publication, au cours des années 1938 à 1940, et alors même que la bataille pour la succession du roi Monivong est engagée, d'une série de poèmes de rois et de princes au sein de la revue *Kambujasuriyā*, en 18 livraisons : « Prajūṃ bāky kāby bhāṅ 1. Brah rāj nibandh brah pād samtec brah srī dhammarājā », 10^e année, 1938 (2), pp. 99-112 ; « Prajūṃ bāky kāby bhāṅ 1. Brah rāj nibandh brah pād samtec brah srī dhammarājā (2) », 10^e année, 1938 (6), pp. 205-216 ; « Prajūṃ bāky kāby bhāṅ 1. Brah rāj nibandh brah pād samtec brah srī dhammarājā (3) », 11^e année, 1939 (1), pp. 39-52 ; « Prajūṃ bāky kāby bhāṅ dī 2 (4) », 11^e année, 1939 (4), pp. 43-54 ; « Prajūṃ bāky kāby bhāṅ dī 2 (5) », 1939 (5), pp. 103-118 ; « Prajūṃ bāky kāby bhāṅ dī 3 (6) », 11^e année, 1939 (6), pp. 181-196 ; « Prajūṃ bāky kāby bhāṅ dī 3 (ta) 11^e année, 1939 (9), pp. 203-221 ; « Prajūṃ bāky kāby bhāṅ dī 3 rapas' srī knuñ brah rājavāṃñ (ta) », 11^e année, 1939 (12), pp. 245-260 ; « Prajūṃ bāky kāby bhāṅ dī 3 (ta bī chnām dī 11 niñ cap') bāky kāby sañvās jā rapas' phseñ vohār gnā », 12^e année, 1940 (1), pp. 38-43 ; « Prajūṃ bāky kāby bhāṅ dī 4 rapas' raksabhiramy uoñ (mān ta) », 12^e année, 1940 (3), pp. 57 et *passim* ; « Prajūṃ bāky kāby bhāṅ dī 4 rapas' raksabhiramy uoñ mahāt lik hūm brae (ta mak) », 12^e année, 1940 (4), pp. 57-66 ; « Prajūṃ bāky kāby

que, lorsque l'ethnologue Éveline Porée-Maspero doit rédiger un chapitre de ses *Mœurs et coutumes des Khmers* concernant les cérémonies palatiales, c'est « à la très grande obligeance de L. L. A. R. les princesses Yukanthor, fille et petite-fille de Norodom » qu'elle doit « les renseignements » qui s'y trouvent consignés⁶⁰. La cadette, Pingpéang, après avoir enseigné à l'école Malika, dirigé l'École Pavie, enseigné au Collège Norodom et participé à la rédaction d'un manuel scolaire⁶¹, devient Directeur de l'Instruction Publique en 1945 en même temps qu'elle assume les fonctions de Présidente de l'Association des femmes de l'Union française (AFUF) à partir de 1946.



1. Le jeune roi Norodom Sihanouk, guidé par la princesse Pingpéang (au second plan, à gauche), lors d'un déjeuner à l'Élysée, le 25 mars 1953 (Archives nationales, 4AG/445, reportage n° 140)

bhāg dī 4 rapas' raksabhiramy uoñ (ta) », 12^e année, 1940 (5), pp. 85 et *passim* ; « Prajuṃ bāky kāby bhāg dī 4 rapas' raksabhiramy uoñ (mān ta) », 12^e année, 1940 (6), pp. 67 et *passim* ; « Prajuṃ bāky kāby bhāg dī 4 rapas' raksabhiramy uoñ (mān ta) », 12^e année, 1940 (8), pp. 65 et *passim* ; « Prajuṃ bāky kāby bhāg dī 4 rapas' raksabhiramy uoñ (ta) », 12^e année, 1940 (9), pp. 51 et *passim* ; « Prajuṃ bāky kāby bhāg dī 4 rapas' raksabhiramy uoñ (ta) », 12^e année, 1940 (10), pp. 59 et *passim* ; « Prajuṃ bāky kāby bhāg dī 4 rapas' raksabhiramy uoñ (ta) », 12^e année, 1940 (11), pp. 63 et *passim* ; « Prajuṃ bāky kāby bhāg dī 4 rapas' raksabhiramy uoñ (ta niñ cap') », 12^e année, 1940 (12), pp. 55 et *passim*. Enfin, à travers la publication de deux ouvrages l'année même de son décès, en 1951 : le deuxième volume des *Cérémonies des 12 mois*, dont la rédaction avait été placée sous les « conseils » du supérieur de l'ordre bouddhiste Choun Nath, d'elle-même et du chef des Bakous (cf. *Braḥ rājabidhī dvādasamās bhāg* 2, Phnom Penh, Institut Bouddhique, 1951, 198 p.) ; et la fameuse chronique royale déjà évoquée pour servir de manuel aux écoliers (KRASUOÑ SIKSĀDHĪKĀR, *op. cit.*, 206 p.).

⁶⁰ PORÉE, Guy & MASPERO, Éveline, *Mœurs et coutumes des Khmers. Origine. – Histoire. – Religion. – Croyances. – Rites. Avec une carte et quarante-huit photographies. Préface de M. Georges Cœdès*, Paris, Payot, 1938, p. 132. Un administrateur fera de même pour les chansons traditionnelles : GIRONCOURT G. de, « Motifs de chants recueillis de L. L. A. A. la princesse Malika et la princesse Pengpas Yukanthor », *Bulletin de la Société des études indochinoises*, t. XVI (1), 1941, pp. 51-105.

⁶¹ *Rioen Samramn samrap' thnak' lekh muoy nin lekh bir nau sala siksa pamben pathamavijja. (Morceaux choisis par une réunion de professeurs français et cambodgiens [Manipoud, Cambefort, Tramon, Princesse Yukanthor-Pingpeang, Huy-Kanthoul, Penn, Soth, Dupont] sous la présidence du Chef de Service de l'Enseignement au Cambodge [Corbet], pour les classes I et II de l'École primaire complémentaire).* (Collection des livres classiques). Phnom Penh, Imprimerie Royale, 1942, 205 p.

Nommée à Paris comme représentante du Cambodge au sein de la nouvelle Assemblée de l'Union française en 1948, elle abandonne alors ses fonctions éducatives à son aînée, Pengpâs, laquelle récupère aussi la présidence de l'AFUF, avant de devenir ministre de l'Éducation nationale, des sports et de la jeunesse, en 1952-53, puis ministre d'État chargée de l'Instruction publique et des Beaux-Arts entre janvier et juillet 1953, pour finalement retourner diriger l'École Malika, deux années après le décès de leur mère intervenu en 1951. Entre-temps, Pingpéang avait assumé les fonctions de vice-Présidente de l'Assemblée de l'Union française (1948-1950), qui siégeait à Versailles, et tissé un solide réseau de relations tout à la fois (ou parallèlement) politiques, aristocratiques et mondaines. Installée en France, où elle avait déjà séjourné une année dès le printemps 1937 pour assister, comme d'autres représentants de « l'élite indochinoise », à l'Exposition internationale des arts et des techniques appliquées à la vie moderne⁶², elle œuvre comme sherpa diplomatique pour le jeune roi Norodom Sihanouk, l'introduisant sur le perron de l'Élysée lors de sa visite de novembre 1949 consécutive à l'indépendance du Cambodge dans le cadre de l'Union française (11 août 1949)⁶³, et correspond volontiers avec les différents présidents de la République française, Vincent Auriol⁶⁴, René Coty⁶⁵, puis le général de Gaulle⁶⁶, activant les réseaux de soutien au Cambodge en fin connaisseur du tout Paris politique. En 1950, c'est elle encore qui négocie la construction de la Maison cambodgienne à la Cité Universitaire, inaugurée par le prince Sihanouk en sa compagnie en octobre 1957⁶⁷. Lors du cinquantenaire de la fondation de l'École française d'Extrême-Orient, en 1952, elle n'hésite pas à remettre à sa place cette institution toujours prompt à se hausser du col dans la « découverte », qui n'en est pas une, du patrimoine angkorien⁶⁸, ce dont le grand historien René Grousset la félicite⁶⁹. En plus de ces bons offices, elle déploie une activité éditoriale francophone inédite pour des Cambodgiens de cette époque, destinée autant à faire connaître la culture khmère aux lecteurs francophones⁷⁰, qu'à se positionner comme gardienne de sa tradition⁷¹ ainsi que de la souveraineté de la Couronne⁷² et à signifier, en passant, la haute noblesse de leur branche princière⁷³.

⁶² *L'œuvre*, n° 7968, dimanche 25 juillet 1937 ; YUKANTHOR, Princesse Pingpeang (Représentante du Cambodge à l'Assemblée de l'Union Française), « Souvenirs personnels sur René Grousset », *France-Asie*, n°88-89, septembre-octobre 1953, p. 905.

⁶³ INA, « Arrivée à l'Élysée du roi du Cambodge », journal télévisé du 6 novembre 1949, 1 m 05 (nous remercions Nasir Abdoul-Carime de nous avoir signalé cette archive cinématographique).

⁶⁴ Fonds Indradévi Roman, Lettre de Vincent Auriol, Président de la République à la S. A. R. la Princesse Pingpeang Yukanthor, Représentante du Cambodge à l'Assemblée de l'Union Française, Paris, 24 janvier 1952.

⁶⁵ Fonds Indradévi Roman, Lettre de René Coty, Président de la République à Son Altesse Royale la Princesse Ping Peang Yukanthor, Chef de la Délégation du Cambodge à l'Assemblée de l'Union Française, Paris, 31 mars 1954.

⁶⁶ Fonds Indradévi Roman, Lettre du général de Gaulle à la Princesse Pingpeang Yukanthor, membre de la Délégation du Cambodge à l'O.N.U. (Hôtel Lexington, New York), Paris, 8 octobre 1959.

⁶⁷ CHAI, Sirivudh Michel, *La Maison du Cambodge*, Paris, St Honoré, Éditions, 2016, pp. 33-40.

⁶⁸ *Contra* Singaravelou qui la confond avec sa sœur aînée (cf. SINGARAVELOU, Pierre, « La recherche au Cambodge après la guerre : le roi Sihanouk et la Princesse Yukanthor contre l'emprise de l'EFEO », [in] *L'École française d'Extrême-Orient ou l'institution des marges (1898-1956). Essai d'histoire sociale et politique de la science coloniale*, Paris, L'Harmattan, recherches asiatiques, 1999, pp. 280-282, 288).

⁶⁹ YUKANTHOR, Princesse Pingpeang (Représentante du Cambodge à l'Assemblée de l'Union Française), « Souvenirs personnels sur René Grousset », *loc. cit.*, pp. 905-906.

⁷⁰ YUKANTHOR, Princesse Pingpeang, « Folklore cambodgien. Le fainéant », *France Asie*, n° 13, 2^e année, avril 1947, t. II, pp. 348-353 ; « Folklore cambodgien. Sentences cambodgiennes. Adages et dictons », *France Asie*, n° 17, août 1947, t. II, pp. 812-813 ; YUKANTHOR, Princesse, « Cambodge et cambodgiens », *Hommes et Mondes*, octobre 1949, pp. 155-162 ; YUKANTHOR, Princesse Pingpéang (Vice-Présidente de l'Assemblée de l'Union Française), « Le buddhisme au Cambodge », *Résonances. Revue du Comité d'Expansion Culturelle de la France d'Outre-Mer*, n° 4, 3^e trimestre 1950. Cette série d'articles fait suite à une première série publiée avant-guerre dans *La Nouvelle Revue Indochinoise*, (quatrième année, n° 37-38, janvier-février 1939, Numéro spécial « Au Cambodge », pp. 33-42) : « Jalousie d'oiseaux » et « Histoire de la petite Poucette », que nous n'avons pu consulter.

⁷¹ *IDEM*, « « Situation de la Femme au Cambodge », *Civilisations*, vol. 1 (4), 1951, pp. 9-12.

⁷² *IDEM*, « Les aspirations du Cambodge », *France-Asie*, n° 11, 1947, t. 2, pp. 34-36 ; « Souvenirs de mon premier voyage à Angkor », *France Asie*, n° 16, 2^e année, juillet 1947, t. II, p. 644-652 ; « Quelques impressions sur Gandhi », *France-Asie*, 4^e année, n° 32, novembre 1948, *Hommage à Gandhi*, pp. 257-259 ; « Les Cambodgiens en Cochinchine », *Climats*, n° 179, 20 mai 1949, p. 6.

⁷³ *IDEM*, « Études cambodgiennes. Personnalité de S. M. Norodom Suramarit », *France-Asie*, n° 113, octobre 1955, p. 252.

Areno, prince des arts engagés

Mais revenons aux débuts de l'histoire de la branche des Yukanthor. Lorsqu'en 1891 Aruna s'allie à sa demi-sœur, la princesse Malika, son attitude vis-à-vis de la France a considérablement évolué : de francophile convaincu, il est devenu méfiant à l'endroit des Français du Cambodge. C'est que la situation politique a radicalement changé.

En métropole, les Républicains ont pris le pouvoir depuis 1871 et les Français qui investissent le Cambodge à leur suite se comportent désormais en territoire occupé. En 1884, Aruna est témoin du coup de force de Charles Thomson, le gouverneur de Cochinchine qui fait encercler le palais par ses militaires pour obliger Norodom à signer une convention le dépouillant de sa souveraineté. S'il œuvre ensuite à rallier les gouverneurs de province qui s'étaient rebellés contre les troupes françaises (1885-1886), rébellions commandées en sous-main par Norodom lui-même, c'est encore sur l'ordre de son père, lequel compte sur cette démonstration de force pour ramener les Français à la raison politique. En 1891, Aruna occupe donc une position relativement privilégiée : francophone mais francosceptique, adossé par son alliance avec sa demi-sœur paternelle à une ligne moderniste mais légaliste, il cherche à préserver la souveraineté de la Couronne contre les outrances de la III^e République, et s'oppose à celle d'autres factions curiales qui, plus proches du Siam, restent dans une attitude de défiance ouverte – c'est le cas de *ghun* Thān et de ses affidés –, ou de défiance masquée par rapport aux Français : telle est cette fois la stratégie de la branche des Sutharot, du nom du « plus siamois des princes cambodgiens »⁷⁴. Le second coup de force des agents du Protectorat intervenu en 1897 renforce encore la position d'Aruna : revenant à la charge, les administrateurs français achèvent de dépouiller Norodom de ses prérogatives au profit d'un conseil des Ministres à leur solde. C'est le règne des « boy interprètes », des concubines à Français (la fameuse Mi Ruong, ancienne danseuse du ballet royal et concubine du Résident supérieur), et des anciens fidèles du roi ralliés aux Français par opportunisme, qui mettent le pays en coupe réglée. Mandaté par son père, le prince se rend donc à Paris pour porter, en 1900, en français dans le texte et par voie de presse, les doléances de la Couronne cambodgienne, bafouée par les agissements des administrateurs coloniaux⁷⁵. Le scandale parisien qui s'ensuit met un point d'arrêt à la carrière d'Aruna, forcé de s'exiler pour éviter la prison, d'abord à Singapour, puis à Bangkok à partir de 1915. Le meilleur des princes francophones voit ainsi son ascension stoppée nette, en un sens, par son excès de francophonie.

Privé de son père depuis l'âge de ses 4 ans, le jeune Arenô qui étudie alors au lycée français de Hanoi paraît tout d'abord échapper à ces vicissitudes politiques. En quête du beau, il se réfugie dans l'art européen auquel il s'initie en s'exerçant aux plus récents courants de la poésie française et de la peinture figurative, et se laisse bercer par les eaux sinueuses de la spéculation philosophique en mobilisant à cette fin les ressorts de la sagesse bouddhique, dans laquelle il avait été éduqué. L'un de ses camarades de classe, qui devint l'immense orientaliste Paul Mus, témoigna beaucoup plus tard des qualités tout à la fois artistiques et intellectuelles du jeune homme :

J'ai vu jadis, « en classe », mon camarade cambodgien, le prince Yukanthor – poète remarquable en notre langue, à ses heures – au coude à coude avec moi, exprimer une réprobation silencieuse, en recopiant d'une main légère, mais avec une lourde insistance sur trois mots, les lignes faisant l'objet de la leçon. Notre professeur était Eugène Pujarniscle, auteur « colonial » estimable :

Hanoï n'était pas abandonné des dieux ! Donc :
JE me retourne encore et d'un regard d'envie
JE contemple ces biens dont JE n'ai pas joui...

La classe finie, mon ami eut ce bref commentaire, où je perçois mieux aujourd'hui, l'écho de la doctrine du *karman*. « On ne voit que ce qu'on a. C'était à lui de savoir en jouir. C'est parce qu'il ne l'a pas su, qu'il est resté avec son moi sur les bras ! ». La clef, dans cette perspective sud-est asiatique, c'est que l'on ne jouit tout à fait, notamment de soi, qu'en commun : nation, village, famille, cercle d'amis, autant de

⁷⁴ Dixit George Cœdès, cf. CROS, Bernard, « George Cœdès, et le Cambodge à travers sa correspondance (1912-1917) », *Péninsule* n° 82, 2021 (1), p. 144.

⁷⁵ LAMANT, P. L., *op. cit.*

groupes où reposent d'innombrables expériences antérieures, comme autant d'ancêtres. On s'équilibre ainsi sur soi par les autres.⁷⁶

Une fois débarqué sur le sol français, en novembre 1919, Arenò intègre rapidement l'École des arts décoratifs de Paris, installée rue d'Ulm. Il se lance alors avec frénésie dans la vie artistique de la capitale, où le dadaïsme se répand⁷⁷, s'imprégnant à pleins poumons d'une atmosphère décalée qu'il découvre au hasard des rencontres. C'est alors « presque d'un seul jet, un soir de 1919, après avoir entendu magnifiquement discourir M. Georges Aubault de la Haute Chambre, sur la Prière de Salambô »⁷⁸ qu'il compose son *Évocation* des temples d'Angkor, premier poème substantiel dont nous ayons trace. Inscrit en licence de philosophie à la Sorbonne au début de l'année universitaire 1920, il disparaît subitement du quartier latin jusqu'à l'été 1921, où « de temps en temps, il apparaît à la 'Chope de l'Odéon', discutant art et littérature avec quelques amis »⁷⁹. C'est alors que la presse rend compte d'une première exposition de ses toiles « orphéonistes » présentées par la Société des Artistes coloniaux, en juin⁸⁰ ; son propre buste, réalisé par Huguette Vitoz, un jeune sculpteur de talent d'une vingtaine d'années, se voit même exposé au Salon des artistes Français. Tandis que s'installe l'automne, Arenò se rend à Marseille⁸¹ en prévision de l'exposition coloniale du printemps 1922 pour laquelle il est chargé d'organiser « avec une rare élégance, la représentation de l'art khmer au palais indochinois de l'Exposition coloniale »⁸². C'est là que sa *Cantate angkoréenne* qui lui valut sa notoriété de poète indigène fut composée, « dans la somptuosité mélancolique de l'automne provençal, en l'an 1921, alors que s'érigait, au Parc Chanot, le Palais de l'Indochine »⁸³ ; lorsqu'il apprit que l'hôtel de l'Oasis dans lequel il résidait hébergeait aussi le compositeur Camille Saint-Saëns, en partance pour l'Algérie, Arenò « se fit présenter au vieux maître, et lui exprima respectueusement le désir de faire son portrait. Ce qui fut accordé. Et, très galamment, notre dessinateur offrit son œuvre à une dame de la colonie indo-chinoise, à Marseille [...] dont il avait délicatement noté le désir, quelques temps auparavant, de posséder un portrait de l'auteur de *Samson et Dalila* »⁸⁴. S'ouvre enfin l'exposition. Au Palais de l'Indochine trône une maquette géante du temple d'Angkor Vat en haut de laquelle il déclame quelques vers de son *Évocation*, en présence de journalistes et du poète Émile Ripert⁸⁵. Un autre journaliste qui l'interroge à la faveur d'une nouvelle visite transcrit ses vues sur le rôle positif de la France coloniale en Asie, qui ne procède, pour l'heure, d'aucune remise en cause⁸⁶. C'est toutefois peu de temps après et dans le *Radical de Marseille* qu'il ouvre un cycle accusatoire contre la politique coloniale, en apostrophant le député radical-socialiste et ancien Gouverneur Général de l'Indochine, Albert Sarraut, qui n'est alors rien moins que ministre des colonies⁸⁷.

Artiste, Arenò l'est déjà, certainement, assurément, mais un artiste engagé à la manière avant-gardiste parisienne de l'entre-deux-guerres, parodique, insolente, subversive, provocatrice, critique d'une rêveuse bourgeoise et parfois rebelle à l'ordre établi, en défense de l'une ou l'autre des idéologies qui agitent le monde européen, et pour ce qui le concerne, engagé contre le progressisme colonial qui détruisait, depuis 1884, la tradition royale khmère, celle-là même qu'il exalte dans ses textes et, bientôt, à travers ses toiles. Il est dès lors surveillé par les autorités métropolitaines avec d'autant plus d'attention qu'il parvient à distiller l'idée, à travers divers canaux de presse, littéraire, coloniale ou politique, qu'il est l'héritier de la Couronne khmère quand ce n'est pas celle de « direct

⁷⁶ MUS, Paul, « Sur les traditions asiennes », [in] THION, Serge, (édition, introduction et bibliographie de) Paul MUS, *L'angle de l'Asie*, Paris, Hermann / CNRS, Collection Savoir, 1977, pp. 230-231.

⁷⁷ SHERMAN, Daniel, « Idées des arts et arts à idées », [in] Christophe CHARLE & Laurent JEANPIERRE, *La vie intellectuelle en France. 2. Le temps des combats (1914-1962)*, Paris, Seuil, Points Histoire, 2016, p. 355.

⁷⁸ IUKANTHOR, A., *Cantate*, op. cit., p. 73. Georges Elzéar Xavier Aubault de la Haute Chambre du Lemolôn de la Gachère (1873-1935), personnage gravitant dans les milieux modernistes des années vingt. Homosexuel, travesti en Pierre Loti, il se disait secrétaire de Huysmans et publiait chez le même éditeur qu'Arenò (Figuères).

⁷⁹ PUECH, Albert, « Un ami de la France. Le Prince Arenò Iukanthor à Marseille », *Le Petit Marseillais*, 23 janvier 1922.

⁸⁰ *Les Annales coloniales : organe de la France coloniale moderne*, 1921, 29 juin, p. 6.

⁸¹ PUECH, A., loc. cit.

⁸² COULON, Paul, « Une conversation à Marseille avec le prince Arenò-Iukanthor », *L'intransigeant*, 43^e année, n°15187, 5 mars 1922.

⁸³ *Ibid.*

⁸⁴ PUECH, A., loc. cit.

⁸⁵ PUECH, A., loc. cit.

⁸⁶ COULON, P., loc. cit.

⁸⁷ « De la littérature et de la politique ; le Rôle de M. A. Sarraut, en Indochine », *Le Radical de Marseille*, [?] août 1922.

héritier de la vieille famille royale cambodgienne »⁸⁸. Mais son art le sauve. Le recueil de poèmes qu'il publie en 1923, sa *Cantate angkoréenne*, lui vaut l'approbation de la critique littéraire aux yeux de laquelle « rien ne montre mieux à quel point les races indochinoises sont capables de s'assimiler la culture et le génie français »⁸⁹.

Sa qualité de prince, tout en conférant à ses critiques de l'ordre colonial une caisse de résonance susceptible d'inquiéter les autorités, joue aussi, paradoxalement, comme un voile protecteur, dès lors que ses propos ne dépassent pas la mesure : l'heure est en effet à la fabrique de rois et d'élites coloniales acculturées aux mœurs métropolitaines, aussi est-il « [...] superflu de noter combien, au point de vue politique, il est heureux qu'un prince royal du Cambodge se soit assimilé ainsi notre génie en ce qu'il a de plus intime et de plus délicat »⁹⁰.



2. Areno, prince de la Bohème parisienne
(collection personnelle de Mme I. Roman)



3. « Salon de 1921 – Société des Artistes Français
VITTOZ (Mlle Huguette) – Buste du Prince Iukanthor »
(collection personnelle de Mme I. Roman)

Du tréfonds de ses rimes sourd pourtant cette stance désabusée, en guise d'avertissement :

Donc, ce jour, où le cœur tout gonflé de ferveur, et pleurant le génie de ma race opprimée,
je reviendrai, de blanc vêtu, chargé de fleurs
à l'autel blasphémé essorer ma douleur⁹¹

L'un de ses mentors, le poète René Ghil dans le cénacle duquel il se rend régulièrement les dimanches, rue Lauriston⁹², le dissuade pourtant d'aller plus loin dans cette voie : « Iukanthor, Travaillez. Laissez la politique à ceux qui ne savent rien faire de sérieux. Vous avez une destinée littéraire à accomplir. »⁹³ Tandis qu'il s'est bel et bien intégré à la vie artistique parisienne – on le retrouve, à l'automne 1923, aux côtés d'André Breton, de Gallimard, et d'une théorie de gens de lettres invités à célébrer la mémoire de Mallarmé à l'occasion du 25^e anniversaire de sa mort⁹⁴ – c'est son art encore qui lui permet d'échapper aux conséquences potentiellement funestes d'une perquisition, intervenue au début de l'année 1924 : la police se rend chez un de ses amis romancier et cinéaste et saisit des documents intéressant la sûreté de l'État que le prévenu dit détenir d'Areno. Convoqué au Palais de justice par le juge d'instruction, il doit s'expliquer et remettre d'autres

⁸⁸ *Le Petit Journal*, 9 octobre 1923.

⁸⁹ *La Revue du pacifique*, 1923, p. 612. Voir aussi, *inter alia*, MARSOLEAU, Louis, dans *L'Éclair* du 9 octobre 1923 ; « Livre et revues », *L'Express de Mulhouse*, 17 octobre 1923 ; LEBESQUE, Philéas, « Revue de la quinzaine », *Le Mercure de France*, 1^{er} mars 1924, p. 445 ; « La politique indigène de la France », *L'Écho annamite*, 27 octobre 1925.

⁹⁰ *La Revue du pacifique*, 1923, loc. cit., p. 613.

⁹¹ IUKANTHOR, A., *La Cantate [...]*, op. cit., p. 18.

⁹² Cf. L'hommage de JAMATI, Paul dans *Hommage à René Ghil (1862-1925)*, Paris, Rythme et synthèse, 1925, p. 10.

⁹³ IUKANTHOR, A., *Au seuil [...]*, op. cit., p. 44.

⁹⁴ « Revue de la Quinzaine », *Mercure de France*, 1-XI, 1923, pp. 852-853.

documents en sa possession qu'il déclare tenir du palais royal et dit encore en riant les avoir transmis à son ami pour qu'il en fasse un film, ou un roman, après les avoir rapidement feuilletés et constaté leur peu d'intérêt ; ses panoplies de peintre fantasque et de poète éthéré lui siéent si bien qu'il est relaxé⁹⁵. Areno achève de se fondre dans les milieux d'avant-garde lorsqu'il rencontre Raymonde Riou, une harpiste qui dirige un quatuor se produisant dans les clubs et revues les plus réputées de la Capitale, en compagnie de Fréhel ou de Mistinguett, et qu'on finira par dénommer « la princesse »⁹⁶. Une petite Sara Mahadévi Andjaline Somali Iukanthor, appelée couramment Mahadévi, surnommée Maddévi ou encore Madden, naît bientôt de leur union⁹⁷, laquelle ne fut officialisée à la mairie du 16^e arrondissement qu'en 1927.



4. Quatuor de harpes de Raymonde Riou (au premier plan à droite)
(collection personnelle de Mme I. Roman)



5. Raymonde Riou

Alors que débute la querelle Orient-Occident dans laquelle Sylvain Lévi joue sa part⁹⁸, Areno suit les leçons du grand savant orientaliste sur les religions de l'Inde à l'École Pratique des Hautes Études, en même temps que celles de Georges Raynaud sur les religions de l'Amérique précolombienne⁹⁹. Derrière cet apparent grand écart, la démarche s'entend : à l'heure où certains anthropologues pensent que le peuplement de la méso-amérique s'est fait depuis l'Océan pacifique par des populations

⁹⁵ « Les documents secrets qui se baladent », *Le populaire de Paris*, 7 mars 1924 ; Argus, « Les documents de la Marine, *Le Figaro*, 7 mars 1924, p. 3 ; « Ici et ailleurs. Un peintre au Palais de justice », *Le Bulletin de la vie artistique*, 15 mars 1924 ; « Le prince cambodgien Yukanthor avait chez lui des documents intéressant la défense nationale », *Le Quotidien*, 7 mars 1924 ; « Fausse émotion », *Le Radical*, 7 mars 1924.

⁹⁶ ZAPPY, Max, *Jacques Hélian & son orchestre, une saga fabuleuse*, Paris, Cheminements, 2006, pp. 15, 42, 71-72, 125-126. Est-ce pour cette raison que la presse coloniale, rendant compte du décès du père d'Areno en 1934, la pensait d'ascendance noble ? Cf. « Son fils, le prince Areno Iukanthor, a toujours résidé en France. Il est marié à une noble française, au charme exquis, qui lui a donné une fille dont l'étrange beauté n'est pas sans troubler ceux qui l'approchent », [in] J.-L. d'Aignot, « Pour un peu de justice », *Les Annales coloniales*, vendredi 7 septembre 1934.

⁹⁷ Le 3 février 1925, dans le XVI^e arrondissement de Paris.

⁹⁸ GROUSSET, René, *Le réveil de l'Asie. L'impérialisme britannique et la révolte des peuples*, Paris, Librairie plon, 1923, 251 p. ; GUENON, René, *Orient et Occident*, Paris, Payot, 1924, 249 p. ; CAVES, Jean, « Le nihilisme européen et les appels de l'Orient », *Philosophies*, n° 1, 15 mars 1924, pp. 51-65 ; n° 2, 15 mai 1924, pp. 185-196 ; *Les Cahiers du Mois* n° 9-10, *Les appels de l'Orient*, Paris, Émile-Paul frères Éditeurs, mars 1925, 396 p. ; LARDINOIS, Roland, « La querelle 'Orient-Occident' », [in] *L'invention de l'Inde. Entre ésotérisme et science*, Paris, CNRS éditions, 2007, pp. 209-212.

⁹⁹ EPHE, *Annuaire 1925-1926, Section des Sciences Religieuses, Année 1924, 1924*, vol. 38, pp. 31, 34.

participant d'un vieux fonds « austronésioïde » commun à l'Asie du Sud-Est dont elles seraient, peut-être, issues, c'était s'informer à la source des assises culturelles du monde khmer, civilisation indianisée en même temps que ressortissant, peut-être, d'un socle culturel propre à une partie de l'Asie des moussons qui aurait rayonné, à haute époque, jusqu'aux Amériques. C'est Sylvain Lévi, justement, qui le fait intervenir sur la situation scolaire de son pays à l'Académie des Sciences Coloniales en février 1925, en présence d'Albert Sarraut, dans une séance au cours de laquelle Arenô pulvérise, en quelques minutes, la politique éducative de la France au Cambodge¹⁰⁰. Elle est, dit-il, basée sur un enseignement de masse destructeur, au sein d'écoles franco-cambodgiennes nocives parce qu'elles forment des batteries d'illettrés, lesquels non contents d'en sortir acculturés aux dépens de leur propre tradition culturelle sont en outre incapables de maîtriser le français. Il prône à l'inverse un enseignement élitiste au programme adapté à des primo-apprenants, programme dont il donne la teneur précise dans un long mémoire adressé par la suite aux académiciens, qui est refusé : « ne passe-t-il pas, note l'un d'entre eux, dans son milieu pour être un esprit excessif, doué d'un jugement tout à fait superficiel ? », « Non, il est fortement artiste » répond l'administrateur Capus chargé de sa tutelle en France, empêchant que la critique argumentée du prince ne fasse mouche tout en le protégeant des éventuelles conséquences de ses propos ; le mémoire est mis de côté, malgré la défense timide qu'en fait Sylvain Lévi, qui invoque, lui aussi, son art, pour en minimiser les outrances : « il s'est laissé séduire par la magie des mots »¹⁰¹.

Magie verbale ou logique implacable d'une rhétorique affûtée, Arenô, qui continue de dire ses vers dans les salons littéraires cotés¹⁰², est maintenant devenu le prince oriental du tout-Paris, au moment même où l'Orient déchaîne les passions : conservateur des traditions perdues de l'Occident déclinant pour les uns, fourrier d'un nihilisme ou d'une irrationalité délétères pour les autres, Arenô quant à lui dressé vent debout contre le « Progrès », veut incarner la défense et l'illustration d'une tradition asiatique contre les abus du colonialisme français. Pas n'importe comment bien sûr car le style est toujours premier qui le distingue d'une vulgaire visée politique. Quand il intervient dans le débat public aux côtés des Annamites, les plus remuants des indigènes métropolitains, à travers des saillies verbales ou scripturaires qui raillent l'outrance et l'outrecuidance coloniale, c'est toujours dans une phraséologie recherchée, satirique et cultivée, volontiers provocatrice, qui le maintient à la lisière de deux mondes, celui de la performance artistique et celui du combat politique. C'est ainsi comme vice-président de l'Association des Travailleurs intellectuels indo-chinois, fondée par des Annamites patriotes et légalistes, qu'il tourne en dérision la pseudo connaissance des sociétés d'Indochine par son ancien Gouverneur Général, Merlin¹⁰³. C'est une autre fois aux côtés de « révolutionnaires » annamites et de personnalités coloniales, que son ami Bauduin de Belleval, travaillant au Bureau de la presse en Indochine¹⁰⁴, le persuade d'intervenir dans une discussion sur la politique coloniale de la France en Indochine¹⁰⁵ :

Nous avons bien l'intention de ne faire qu'assister. Mais le cœur s'étouffait dans cette tabagie à relents d'ignardise entêtée. Nous montions à la tribune pour réclamer un Maréchal Lyautey avec mission de botter convenablement le derrière de ces Messieurs. Qu'advint-il de ce fait quelques mois plus tard ? À la Commission des Colonies, M. le Ministre Léon Perrier prit la parole et dit : *Mais Iukanthor est un bolchevick ! ...*¹⁰⁶

¹⁰⁰ IUKANTHOR, A., « À propos de l'enseignement [...] », *loc. cit.*, pp. 389-395.

¹⁰¹ *Académie des Sciences Coloniales. [...]*, *op. cit.*, p. 125.

¹⁰² « Le 26 mars, chez Mme Aurel, G. Grand-jean parlera des « Femmes-poèmes » d'Annam, leur civilisation, leur art. Poésies de Yukanthor », *Le Rappel*, 22 mars 1925. Aurel (Aurélié de Faucamberge) avait reçu entre autres personnalités Jean Cocteau et Guillaume Apollinaire dans son salon du XVII^e arrondissement.

¹⁰³ IUKANTHOR, A. (Vice-Président de l'Association des Travailleurs intellectuels indo-chinois), « La nomination de M. Varenne et les intellectuels annamites », *L'Écho annamite*, 20 octobre 1925.

¹⁰⁴ IUKANTHOR, A., *Au seuil [...]*, *op. cit.*, pp. 179, 328.

¹⁰⁵ « S.A.R. le prince Yukanthor de la famille royale du Cambodge, prendra la parole dans le débat sur : *Notre politique coloniale en Indochine* qui aura lieu aujourd'hui à 2 h 45 à la Tribune Libre des Femmes, 6 rue Drouot. MM. Charles Bellan et Bauduin de Belleval ouvriront le débat. Orateurs inscrits : MM. Albert de Pouvoirville, Duong van Giao, avocat à la Cour ; le colonel Renard Alphonsi, Bui-Quang-Chiêu, Diep van Ky, etc. [...] », *L'œuvre*, n° 3704, samedi 21 novembre 1925.

¹⁰⁶ IUKANTHOR, A., *Au seuil [...]*, *op. cit.*, pp. 179-180.

Son positionnement est alors subtil. D'un côté, il est accueilli et protégé par les milieux artistiques et intellectuels, souvent de gauche, qui lui permettent d'asseoir son parisianisme à travers l'art moderne qu'il pratique depuis le lycée. De l'autre, il est porté par les milieux de la droite aristocratique, du côté de l'Action française notamment, qui sont anticolonialistes et défendent la tradition contre les agressions de la modernité. Il y a peut-être été introduit par un administrateur colonial ami de la famille¹⁰⁷, le ligueur de Manosque Guillaume-Henri Monod¹⁰⁸. Cette double assise lui permet d'accéder à une notoriété qui le protège tout en avançant des pions pour tenter ce qu'avait échoué à faire son père vingt-sept ans plus tôt : contrecarrer les abus des administrateurs coloniaux et de leurs vils serviteurs qui ont fait main basse sur la Couronne du Cambodge.

Lecteur assidu du journal de Charles Maurras depuis le début des années vingt¹⁰⁹, probable membre du mouvement, à tout le moins proche de certains de ses cadres¹¹⁰, Arenou les sensibilise à sa cause dès que pointe l'horizon de la succession du vieux roi Sisowath, affaibli par la maladie. C'est ainsi au mois de septembre 1925 que la revue de Jacques Bainville publie un article¹¹¹ qui positionne Arenou dans la course au trône, avec une connaissance du dossier cambodgien impliquant un dialogue avec le prince :

Il est notoire que les sympathies de tout le Cambodge vont au prince Iukanthor. Le ministre du palais ne redoute pas beaucoup l'ancien prince héritier, car il est convaincu, sans doute avec juste raison, que le fils de Norodom ne consentirait plus à sortir de sa retraite. Mais Iukanthor a un fils portant le même nom que lui. Ce jeune prince, élevé dans nos établissements d'enseignements, imbu de notre culture, aimant la France, aimé des Cambodgiens, est en butte à la haine du ministre du palais, qui distribue l'or à pleines mains pour faire arriver au trône un prince qui serait ainsi sa créature et qu'il tiendrait à sa discrétion. [...] A l'heure actuelle, la préoccupation dominante du Cambodge tout entier est la succession au trône. Une occasion unique nous est offerte de resserrer les liens qui nous relient au pays khmère. Notre influence sera sans limite si nous plaçons sur le trône un roi aimant notre race et aimé de ses sujets. Dans le cas contraire, elle s'effritera et tombera en poussière. L'heure est grave ; elle mérite toute notre réflexion.¹¹²

Arenou se déclare lui-même publiquement héritier du trône lorsqu'il « ouvre le feu » du débat de novembre 1925 sur la politique coloniale (*cf. supra*) : « le futur successeur de Sisowath » tire alors un véritable « feu d'artifice » « à l'occasion de son prochain avènement au trône du Cambodge. »¹¹³ N'était sa critique de l'ordre colonial, qui rappelait par trop l'histoire paternelle, et son positionnement aux côtés de l'aristocratie française et des ennemis de la République, la chose était de l'ordre du possible : Albert Sarraut lui-même n'avait-il pas proposé les noms de trois fils de Norodom comme successeurs potentiels au moment où circulait une fausse rumeur d'abdication du roi, en 1913 ? Son fils Monivong, que Sisowath souhaitait lui voir succéder, n'avait-il pas été rayé des listes des candidats potentiels pour incompétence, en 1915 ?¹¹⁴ Mais surtout, et par-delà toute considération d'ordre réaliste, Arenou ne faisait là qu'exprimer ce qu'on lui avait enseigné être son devoir le plus impérieux : maintenir la légitimité, la renommée et la dignité de sa branche princière, envers et contre

¹⁰⁷ Cf. « [...] notre cher ami Guillaume Monod qui passe actuellement le plus clair de ses jours à Aix-en-Provence, à lire la version khmère du Ramayana », *ibid.*, p. 295 ; voir aussi pp. 418-419 : « un Français qui a vécu pendant plus de quatorze ans au Cambodge, qui lit et écrit le cambodgien à peu près comme je lis et écris le français, c'est-à-dire tout juste pour comprendre et se faire comprendre sans trop trahir. Cet ami, Guillaume-H. Monod, grand blessé de guerre, ancien commandant de la troupe d'occupation de Sarrebrück, Officier de la Légion d'Honneur, est un nationaliste, et même un nationaliste intégral », *ibid.*, p. 295.

¹⁰⁸ « Bulletin hebdomadaire de la ligue », *L'Action française*, 29 mai 1927. Parfois orthographié Guillaume-Henry. Licencié ès lettres, Chef adjoint du service géologique de l'Indochine en 1904 (*Gil Blas*, 16 août 1904), il est administrateur des Services civils de l'Indochine de 3^e classe en 1910 (résident de Pursat puis de Kompong-Thom), 2^e classe en 1912. Pendant la guerre, il est lieutenant au 43^e régiment d'infanterie coloniale ; engagé en Lorraine, grièvement blessé au bras dont il ne retrouve pas l'usage, il est fait Chevalier de la Légion d'honneur et reçoit la Croix de guerre avec Palme (*Régiment des zouaves pontificaux. Franco-belges, zouaves, volontaires de l'Ouest et leurs familles pendant la guerre de 1914-1918*, Lille, Imprimerie Morel, 1920, p. 107). Il semble rester en France après-guerre.

¹⁰⁹ Cf. IUKANTHOR, A., *Au seuil [...]*, *op. cit.*, pp. 180.

¹¹⁰ Cf. *Ibid.*, pp. 170-171 ; IUKANTHOR, A., *Destin d'Empire. [...]*, *op. cit.*, pp. 72, 161-162.

¹¹¹ HENRY, G., *loc. cit.*, pp. 585-593. Henry G. serait-il le pseudonyme de Guillaume-Henry Monod ?

¹¹² *Ibid.*, pp. 592-593.

¹¹³ « L'Indochine à l'ordre du jour », *Les Annales coloniales*, 21 décembre 1925.

¹¹⁴ SORN, Samnang, *L'évolution de la société cambodgienne entre les deux guerres mondiales (1919-1939)*, Paris, Université Paris VII-Denis Diderot, Thèse de doctorat d'Histoire, 1995, p. 91.

tout. « Né sur les marches d'un trône et nourri du pur lait de la Tradition [...] »¹¹⁵, un père écarté de la succession royale, sa mère spoliée de son héritage, le jeune prince n'attendait quant à lui

rien du Gouvernement colonial de la République qui, lorsqu'il vous restitue une infime parcelle de ce qu'il vous doit, prend des gestes *trop humiliants*. La vanité verbeuse, le fanfaronnage démagogique, ne se peuvent concilier en aucune façon avec notre dignité personnelle, avec la dignité simplement, la dignité tout court, faite de simple noblesse humaine. Héritier légitime, par mon père, et descendant direct des Empereurs Rouges, j'aurais pu, comme il est de mode, porter la question cambodgienne sur le plan international, - à commencer par certaine histoire de testament du roi Norodom, mon grand-père.¹¹⁶

N'était-ce là, du reste, un combat parfaitement noble puisque perdu d'avance, et ne viendrait-il pas couronner avec panache une vie d'artiste appliquée à dépeindre l'ineptie, la laideur et la vulgarité républicaine à l'œuvre dans les Colonies ?



6. Aren en camelot du roi (?), béret basque vissé sur la tête
(collection personnelle de Mme I. Roman)

L'accession de Monivong au trône suite au décès de son père en août 1927 lui donne l'occasion de se distinguer. D'autant, comble de l'infamie, que les Yukanthor viennent d'être offensés par la presse coloniale, dans un article qui de surcroît le calomnie lui et son grand-père, le roi Norodom. La

¹¹⁵ *Au Seuil [...], op. cit.*, p. 85

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 83.

princesse Malika doit batailler plusieurs mois et faire intervenir la Justice pour obliger la rédaction en cause à publier un droit de réponse¹¹⁷. Aussi dès le mois de septembre 1927 Arenou active-t-il à plein ses réseaux royalistes, et soumet un mémoire circonstancié à un sénateur de l'Action française¹¹⁸ pour qu'il puisse publiquement poser une question au gouvernement. Les sous-titres du mémoire en question sont, à eux-seuls, éloquentes : « Gabegie et despostisme de la Résidence supérieure ; régime de l'arbitraire ; escroqueries commises par le Représentant de la France au Cambodge ; abus de pouvoir et servilité de la Justice ; Le mal est chronique ; une caste nouvelle ; cette caste est cosmopolite ; barbarie moderne, à la moderne ; Camouflage et silence ; Sarraut-le-Sauveur ou Comment se crée aux Colonies une obstruction systématique »¹¹⁹. Et parce qu'il ne sert à rien d'espérer pour entreprendre, il paraît même proche de franchir le rubicond de l'activisme en collaborant avec Émile Dufour, alors directeur des *Cahiers d'Occident*, et Georges Dovime, collaborateur de la *Gazette du France* et sympathisant de l'Action française, pour constituer un nouvel organe de presse dédié spécifiquement à la question coloniale, la *Patrie coloniale*¹²⁰. C'est probablement dans le cadre de ce projet éditorial qu'il en vient à réaffirmer publiquement la nécessité de la colonisation contre des « Indochinois » communistes, à la suite d'une bagarre qui éclate dans le quartier latin entre divers groupes indépendantistes vietnamiens et les phalanges universitaires des Jeunesses Patriotes¹²¹ :

Les étudiants indochinois sont nombreux à Paris, un demi-millier au moins. Leur vie intellectuelle est intense ; leur esprit, naturellement tourné vers la philosophie les pousse en Occident à s'occuper de politique.

Il y en a bien peu qu'elle laisse indifférent. Certains partis révolutionnaires, qui exploitent l'internationalisme en France et le nationalisme dans les colonies françaises, cherchent à en séduire quelques-uns. Il y a parmi les agresseurs de l'autre soir, des Annamites affiliés au parti communiste français et au parti Jeune Annam.

Il est toujours pénible de parler contre ses compatriotes, mais il faut bien montrer que ceux qui veulent « l'Annam aux Annamites » font fausse route. L'Orient ne peut pas se passer de l'Occident, qui nous a arrachés à notre inertie séculaire. Je sais bien qu'il existe des frictions entre Indochinois et Français, mais ces frictions ne sont pas de nature à créer un mouvement séparatiste. Qu'on le veuille ou non, il y a entre ma terre natale et la généreuse métropole une série d'affinités que trente ans de bonne entente et de travail en commun ont fait naître.

Peut-être ne respecte-t-on pas toujours les coutumes et les autorités séculaires auxquelles nous sommes attachés. L'Indochine est très particulariste, au sens barrésien du mot, mais elle a encore besoin de la métropole.¹²²

Arenou qui perçoit bien la manière dont les communistes en appellent à l'esprit patriotique des Indochinois contre la métropole se dresse en rempart d'un patriotisme intégral appliqué aux colonies, défend en somme une colonisation réactionnaire débarrassée des Républicains, ce qui était sans doute, et paradoxalement, la plus radicale des positions anti-colonialistes. Devant le détail toutefois très précis des accusations nominatives qui sont portées par le prince cambodgien dans le dossier qu'il

¹¹⁷ « La succession au trône du Cambodge », *L'impartial*, 11 août 1927 ; auquel un ami du prince, Henri Danguy, répond dans le *Réveil saigonais* du 12 août 1927 (cf. « Une affaire qui n'a pas vu la lumière des Assises. Autour du trône du Cambodge. Mieux vaut tard que jamais ! », *L'Écho annamite*, 3 mai 1928 et « Autour du trône du Cambodge. La lettre de la princesse Malika en réponse à un article de « L'Impartial », *L'Écho annamite*, 21 mai 1928).

¹¹⁸ IUKANTHOR, A., *Destin d'Empire*. [...], op. cit., pp. 71-72.

¹¹⁹ *Ibid.*, pp. 96-160.

¹²⁰ *Ibid.*, pp. 161-162. Voir aussi le positionnement du journal *L'Action française* contre les descendants de Sisowath dans la course au trône : « La politique de la III^e République et le Cambodge », *L'Action française : organe du nationalisme intégral*, 21 février 1927.

¹²¹ Organisation de jeunesse de la Ligue des Jeunesses Patriotes, fondées en 1924 par Pierre Taittinger, d'orientation plus modérée que l'Action française, et en concurrence avec les Étudiants d'Action française, v. DARD, Olivier, *Charles Maurras. Le nationalisme intégral*, Paris, Ekho, 2019, pp. 213-215.

¹²² « Après la bagarre du quartier latin », *Les Annales coloniales : organe de la France coloniale moderne*, 12 janvier 1929 également publié dans « Ce que pense le prince Yukanthor des espoirs du parti Jeune-Annam », *L'Écho annamite*, 21 février 1929. Voir aussi la précision qu'il fait parvenir après la publication de l'interview : « Le loyalisme du prince Yukanthor », *Le Journal*, 13 janvier 1929 ; et la recension de l'événement dans *L'Action française* : « L'agression des révolutionnaires annamites », *L'Action française*, 13 janvier 1929.

soumet au sénateur Delahaye, ce dernier édulcore considérablement le propos¹²³, et les maurassiens refusent de le soutenir publiquement : « Mais, cher ami, c'est dangereux ce que vous faites, cher ami. Vous êtes 'brûlé' à l'Action française. »¹²⁴

Areno, prince initié ?

Échec, donc, sur toute la ligne ? C'est ce qu'un troisième et dernier temps de la réflexion peut essayer de déterminer. Tout indique en effet que c'est à travers le prisme d'une esthétique de l'échec qu'Areno vit ces années trépidantes de bohème parisienne, en ce sens que sa renommée artistique devait s'accompagner, pour participer d'une sensibilité décalée propre aux avant-gardes artistiques, d'une position marginale qu'il n'a cessé d'endosser, en tous lieux, au risque assumé de l'échec.

Il ne faut d'ailleurs pas écarter l'hypothèse qu'il aurait recherché et trouvé, dès le début de son engagement aux côtés de la ligue d'Action française, une autre esthétique de l'échec, aristocratique celle-là, tiraillée entre l'illusion d'une improbable restauration monarchiste et les velléités toujours déçues d'un passage à l'acte contre les forces de « l'Anti-France », la fameuse « inaction française » raillée après-coup par l'écrivain fasciste Lucien Rebatet, durant la Seconde Guerre mondiale¹²⁵. Une perspective de défaite et d'inefficacité qui tout en nourrissant ses postures artistiques¹²⁶, venait alimenter d'un même mouvement l'éthos princier des Yukanthor consistant à porter haut l'étendard francophone de la Couronne khmère, contre les dérives des agents coloniaux de la République, envers et contre tous. Y compris, le moment venu, contre l'Action française elle-même. Déjà révolté par le manque de courage de ceux dont ils pensaient qu'ils l'allaient soutenir, le positionnement des maurassiens dans la querelle Orient-Occident, dont les soubresauts retentissent de plus belle, achève de le décider d'en faire une cible de son art, prosaïque en l'occurrence. La satire qu'il fait paraître en 1931, *Au seuil du Narthex khmère. Boniments sur les conflits de 2 points cardinaux*¹²⁷, se présente en effet comme une réponse à la *Défense de l'Occident* publiée par Henri Massis en 1927¹²⁸. Ce dernier y fustigeait « le poison de l'Orient » en y incluant d'un même élan le bolchevisme, considéré comme un « asiatisme », et les doctrines orientales contenues dans les vieux textes chinois ou indiens, dont l'influence sur le monde intellectuel et artistique européen était alors considérable, notamment en Allemagne, où Massis situe l'origine de cet engouement pour les « doctrines de dissolution » : « Germanisme, slavisme, voilà les sources où s'alimente tout ce qui est en révolte contre l'Occident »¹²⁹. Tout à l'élaboration de ses amalgames, d'ailleurs assez finement agencés, le rédacteur en chef de la *Revue universelle* utilise les écrits de savants orientalistes, René Grousset, ou Masson-Oursel, mais aussi « les Sylvain Lévi, les Barth, les Oldenberg, les Senart », pour mieux

¹²³ « La discussion des articles a fourni à M. Dominique Delahaye le prétexte d'une brève intervention, qu'il nous faut noter : - Il y a eu, a-t-il dit, un débat à la commission sur le commerce d'opium qu'il ne faudrait pas tolérer dans nos colonies. J'aurais à parler aussi de l'esprit de révolte qui couve au Cambodge... Le ministre des Colonies, cette lamentable nullité de Léon Perrier, a sursauté : - Je ne sais pas d'où vous tirez de pareils renseignements ! s'est-il écrié. Et le sénateur de Maine-et-Loire de riposter avec vivacité : - Par mes informations que vous niez, mais que je viendrai affirmer, s'il le faut, à cette tribune. Permettez-moi de vous dire que l'on a substitué, au Cambodge, une royauté impopulaire à une royauté qui était populaire, et comme vous m'avez dit que j'étais seul à défendre le trône, je vais vous montrer jusqu'où va mon ambition : je voudrais mériter le double titre de restaurateur du trône de France et de restaurateur du trône du Cambodge », P. M., « Au Sénat », *L'Action française : organe du nationalisme intégral*, 11 mars 1928.

¹²⁴ LUKANTHOR, A., *Destin d'Empire*. [...], op. cit., p. 162.

¹²⁵ REBATET, Lucien, *Les décombres*, Paris, Éditions Denoël, 1942, p. 211. Sur « Maurras, l'action politique et la violence », v. DARD, O., *Charles Maurras* [...], op. cit., pp. 176-183.

¹²⁶ D'autant que le système d'idées maurassien a pu être décrit par son concepteur comme une *esthétique* réactionnaire ou contre-révolutionnaire, cf. « Les Lettres nous ont conduit à la Politique, mais notre nationalisme commença par être esthétique. Il tendait à restituer à la France des avantages contestés ou méconnus ou négligés », dicit Charles Maurras, [in] *ibid.*, pp. 329-330.

¹²⁷ LUKANTHOR, A., *Au seuil* [...], op. cit.

¹²⁸ MASSIS, Henri, *Défense de l'Occident*, Paris, Plon, Le roseau d'or, œuvres et chroniques n° 16, 281 p. Sur ce « pilier » de l'Action française dans l'entre-deux guerres, v. DARD, O., « Henri Massis (1886-1970) », [in] Olivier DARD, Michel LEYMARIE, Neil MCWILLIAM, *Le maurassisme et la culture*, vol. III., *L'Action française. Culture, société, politique*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2010, pp. 219-223. Les orientalistes japonisant lui ont répondu par une petite brochure intitulée *Défense de l'Asie et du bouddhisme* (STEINILBER-OBERLIN, Émile, *Défense de l'Asie et du bouddhisme. Réponse à M. Massis, auteur de « Défense de l'Occident »*, Paris, Éditions de la Revue Franco-Nippone, n° 1, 1928, 19 p.).

¹²⁹ MASSIS, H., op. cit., p. 129.

discréditer les introducteurs d'une « sagesse nouvelle » à ses yeux frelatée : il dénonce et récuse les « prophètes » et autres « propagandistes » d'une « renaissance de l'Asie », tels le Mahatma Gandhi, Rabindranath Tagore, Kokuzo Oakakura, ou Andanda Coomaraswamy, et leurs « messies » français, comme Romain Rolland, en quête d'une spiritualité ou d'une métaphysique de remplacement¹³⁰.

C'était plus qu'il n'en fallait pour qu'Areno se mette en quête de ridiculiser « l'Apôtre Massis », cet « Embryon Divin », « très habile gens-de-lettre »¹³¹ – allusion au pamphlet dévastateur de Balzac contre les journalistes¹³² –, tout au long d'un fort volume pétri d'une ironie grinçante. Il s'agit là en réalité d'une vigoureuse satire – aux cibles par conséquent multiples alignées sur quelques quatre cent trente et une pages – et non d'un simple pamphlet, *ad hominem* et bref. Areno décoche ainsi, dans cet opus, pléthore de traits : contre Massis et l'Action française, mais encore, bien sûr, contre les coloniaux tertio-républicains, adversaires des maurassiens. Il fustige ainsi « Le débraillé pompeux d'un Albert Sarraut » (p. 179), « cette cîme du colonialisme français », dont il étrille la *Mise en valeur des colonies*¹³³ (p. 304) : « Ce fut sous le Proconsulat du Frère Albert Sarraut que la Salle du Trône rituel fut détruite, au Cambodge, et remplacée par cette espèce de hangar en ciment armé » (p. 308), avilissant définitivement les traditions royales khmères. Il brocarde aussi « la concupiscence de M. Ernest Outrey qui voulut liquider les dettes américaines avec quelques millions d'hectares de terre indochinoise » (p. 305) ; dénonce Charles Régismanset, « malhonnête historien » (p. 278), « actuellement directeur du ministère des Colonies », qu'on a laissé « falsifier notre histoire et nous insulter à son aise dans un bouquin de propagande coloniale » (p. 179), *Le miracle français en Asie*¹³⁴ (p. 305), à la syntaxe, pointe-t-il, aléatoire (p. 279). L'Audacieux attaque même la validité rituelle du sacre de Monivong dont la Couronne n'a pas été ceinte par un brahmane mais par le Gouverneur général par intérim, lequel l'a de surcroît posée à l'envers (pp. 277-279 ; 417) ! Moyennant quoi l'autorité de ce roi qu'il traite, à demi-mots, d'ignare (p. 368), s'avère fort logiquement caduque (p. 383). Et pour faire bonne mesure, il passe au fil de sa plume acérée quelques coloniaux lettrés qui se targuent de connaître le Cambodge ou de parler le khmer, à travers des livres savants ou des romans : Charles Bellan et sa *Fleur de Lotus*¹³⁵ (p. 298) ; Tricon et son recueil de chansons khmères traditionnelles (p. 299), aux traductions truffées de contresens (p. 301)¹³⁶ ; Roland Meyer « Ancien chef de la Sûreté Générale au Cambodge », un de ces « parleurs de khmèr » approximatifs, auteur d'un « roman autobiographique assez indigeste mais véridique dans sa ligne générale »¹³⁷ qui « manque par trop de culture, la française comme la khmère » (p. 295) ; Suzanne Karpelès, la « bonzesse » (p. 419) qui dirige l'Institut Bouddhique de Phnom Penh en appelant, incantatoire et « à grands coups de tam-tam, ocarinas, accordéons et cloches de bois », à une improbable et piteuse « 'Renaissance cambodgienne' »...

Quelque peu décontenancée, la critique reçoit ce « bien étrange »¹³⁸ volume d'une manière plus mitigée que sa *Cantate*. Sa prose à plusieurs tranchants déconcerte en effet plus d'un lecteur faute pour eux d'en pouvoir saisir immédiatement la cohérence et l'unité, sur laquelle nous reviendrons. Dans le monde de l'édition coloniale, moins au fait des dernières tendances parisiennes, certains commentaires s'en ressentent qui tentent de donner le change en saluant maladroitement « une vive contribution à la philosophie et à l'archéologie, surtout à la métaphysique occidentale vue avec les yeux d'un asiatique »¹³⁹. Du reste, sa publication intervient à l'heure où, devenu un peintre en vogue, il est surtout connu pour ses toiles. L'exposition qu'il donne justement au Palais-Royal, dans la galerie d'Orléans dédiée aux productions artistiques de l'Agence générale des Colonies, le consacre. Elle lui vaut sa première interview internationale durant laquelle plusieurs journalistes étrangers se déplacent jusqu'à

¹³⁰ *Ibid.*, pp. 139, 154, 179.

¹³¹ IUKANTHOR, A., *Au seuil [...]*, op. cit., pp. 105, 194.

¹³² BALZAC, Honoré de, *Les Journalistes. Monographie de la presse parisienne*, Paris, Éditions du Boucher, [1842] 2002, 91 p.

¹³³ SARRAUT, Albert, *La mise en valeur des colonies françaises*, Paris, Payot, 1923, 56 p.

¹³⁴ RÉGISMANSET, Charles, *Le miracle français en Asie*, Paris, Les Éditions G. Crès, bois gravés de Claude-René Martin, 1921, 358 p.

¹³⁵ BELLAN, Charles, *Fleur de Lotus*, Paris, Éditions du monde nouveau, 1924, 329 p.

¹³⁶ TRICON, Albert & BELLAN, Charles, *Chansons cambodgiennes (musique recueillie par A. Tricon, poèmes traduits par Ch. Bellan)*, Saigon, Imprimerie Nouvelle Albert Portail, Publication de la Société des Études Indochinoises, 1921, xv-145 p.

¹³⁷ MEYER, Roland, *Saramani, Danseuse khmèr*, Saigon, Albert Portail, 1919, 238 p.

¹³⁸ CHARPENTIER, John, « Revue de la quinzaine », *Mercure de France*, 1-IV, 1^{er} avril 1932, p. 144.

¹³⁹ « Bibliographie », *La Quinzaine coloniale*, 10 janvier 1932, p. 27.



7. « Arenu Iukanthor, peintre et prince cambodgien »
(Albert Harlingue / Roger Viollet, La Parisienne de Photographie).

Le prince est assis devant son chevalet, dans son atelier de la rue Vineuse qui était aussi son domicile personnel. L'air énigmatique autant qu'inspiré, il peint une toile « orphique » illustrant des motifs cambodgiens, peut-être la légende de l'Apsara et du lézard dans laquelle Rāvaṇa se change en lézard pour s'introduire dans le palais d'Indra afin de séduire sa femme, une *apsara* ; à ceci près qu'elle est ici représentée sous les traits d'une Kinnarī. Arenu pose enveloppé dans ce qui semble être un tissu de soie cambodgien (un *hūl* ?), mais passé à la manière d'une toge romaine. Une mise en scène qui lui correspondait autant qu'elle était susceptible de répondre aux attentes de journalistes venus saisir *in vivo* la rencontre de l'Orient et de l'Occident.

son domicile de la rue Vineuse, dans le XVI^e arrondissement, pour dépeindre une famille d'artistes franco-khmère insolite autant qu'harmonieuse : lui « altesse royale », « Écrivain, peintre et poète » qui témoigne du « génie subtil, énigmatique et troublant d'une race millénaire », est « le descendant direct des empereurs rouges qui bâtirent le palais d'Angkor » ; elle, « une compositrice, une musicienne de talent, s'interdit de se servir de son titre, de son nom pour rendre moins nombreuses les difficultés du début ». Les journalistes notent incidemment la présence d'« Une petite princesse de cinq ans » qui associe physiquement et intellectuellement les qualités, les grâces cambodgiennes et parisiennes »¹⁴⁰.



8. Aren et sa fille Mahadévi
(collection personnelle de Mme I. Roman)



9. Mahadévi Iukanthor
(collection personnelle de Mme I. Roman)

Charmée, la critique est dans le même temps déroutée. « Il y a du rêve et de l'imagination dans ces œuvres. Il y flotte surtout une tonalité mystérieuse qui unit de la manière la plus curieuse le goût du passé et celui de l'exotisme »¹⁴¹. « Mystère », « exotisme » et « goût du passé » se conjuguent ici pour donner figure à de « très curieuses toiles », « notamment un 'plein-air' cambodgien étonnant et d'ailleurs remarquable qui captive l'attention »¹⁴². Derrière ces termes équivoques, la démarche artistique du prince paraît bien s'inscrire dans le dévoilement d'une Tradition orientale – croquée en couleurs vives et avec un grand T – aux yeux d'un Occident désorienté. Un dévoilement dont il se fait le porte-parole à la fois par son être au monde, celui d'un prince khmer à Paris, et ce qu'il en donne à voir (cf. ill. 7) ; par les motifs qu'il dépeint, inspirés de paysages comme de récits légendaires cambodgiens, hermétiques à son public français ; mais aussi par la technique picturale qu'il pratique, assez bien semble-t-il puisque l'emphase du journalisme aidant, on y apprend qu'il fut l'« un des meilleurs élèves du regretté maître Cormon »¹⁴³. L'orphisme pictural dont il se veut un adepte¹⁴⁴ puise

¹⁴⁰ « Les peintures du prince Aren Iukanthor », *Excelsior*, 12 août 1930. Repris dans « L'Indochine en France. Le prince Iukanthor petit-fils de Norodom expose ses œuvres à la galerie d'Orléans », *L'Écho annamite*, 12 septembre 1930.

¹⁴¹ « D'Angkor au Palais-Royal », *La Liberté*, 14 août 1930.

¹⁴² « Paysages cambodgiens », *Paris-Midi*, 28 juillet 1930.

¹⁴³ *Ibid.* Fernand Cormon (1845-1924), fils de l'auteur dramatique Eugène Cormon et de la comédienne Charlotte Paris. Son atelier vit passer quelques célébrités (Matisse, Van Gogh, Toulouse-Lautrec).

¹⁴⁴ Cf. « Aren Iukanthor, un peintre orphéoniste [...] », v. *Les Annales coloniales : organe de la France coloniale moderne*, 29 juin 1921, p. 6. La dénomination d'« orphéoniste » joue ici sur la référence au mythe d'Orphée, divinité à la lyre, et témoigne de la dimension lyrique de cet art : l'orphisme est alors « [...] un terme de circonstance, choisi pour son aura poétique et musicale. Il ne faut donc pas lui donner une signification trop précise, qu'il n'a jamais eue », v. HOOG, Michel, « Orphisme », [in], Robert MAILLARD (dir.), *Dictionnaire de poche. La peinture abstraite*, Paris, Hazan, 1980, p. 100.

en effet, telle une médaille bifrons, à deux sources, celle de la modernité européenne la plus récente comme celle des sages orientales les plus anciennes. Apollinaire estampilla ainsi cette branche du cubisme dans ses *Méditations esthétiques* en 1912¹⁴⁵. Si le cubisme était ce moment dans la quête d'une représentation abstraite mais vraie d'un monde dévoré par la technique, l'industrie et la vitesse, l'orphisme en était alors la phase la plus avancée, qui veut « traduire le mouvement et la vie moderne, la poésie éclatante de la couleur-lumière, le goût des ordonnances monumentales »¹⁴⁶.

Mais c'est aussi, et l'étudiant en philosophie qu'avait été Arenou ne pouvait l'ignorer, un courant religieux ésotérique de la Grèce antique, surgit au VI^e siècle avant notre ère, en synchronie avec le bouddhisme¹⁴⁷, avec lequel il partage d'ailleurs plusieurs caractéristiques : la vie ascétique, la croyance dans la transmigration des âmes et dans les cycles de renaissance¹⁴⁸. D'aucuns y voyaient justement l'influence des religions orientales. C'était en outre un mot chargé de sens pour les écrivains romantiques et symbolistes – on se souvient qu'Arenou avait justement opté pour la poésie symboliste – qui érigeaient alors la figure divine d'Orphée au statut de mythe : « Pour les romantiques et les symbolistes, dont les messages poétiques sont étroitement liés, l'identification du sujet à la figure mythique d'Orphée, emblématique du lyrisme, permet au 'je' d'acquérir le pouvoir de dire sa propre histoire, de faire de l'autofiction. »¹⁴⁹ Écriture symboliste qui mobilise le mythe orphique, peinture orphique qui ressuscite le lyrisme des couleurs, Arenou réunit dans ses engouements artistiques les ressorts lyriques d'Orphée, figure par excellence de la création artistique – comprendre, de la *personne* artistique, donc de l'artiste lui-même. Comme pour mieux se muer, lui-même, en artiste. Il le fait depuis sa vision du monde bouddhique, celle d'une religion personnelle – le bouddhisme est un « personnalisme » disait Paul Mus¹⁵⁰, une religion initiatique à mystère, ajoutait l'un de ses disciples¹⁵¹ – qui raisonne de singulière manière lorsqu'il rencontre l'orphisme parisien adossé, de loin en loin, aux cultes orphiques antiques, empreints de mysticisme et frappé de marginalité : comme le ferait l'initié d'un culte à mystère, Arenou fait bien plus qu'écrire ou peindre, il façonne sa personnalité artistique à la manière d'une nouvelle vie, d'une renaissance. Une démarche ésotérique par laquelle l'initié se prépare à descendre aux Enfers en quête de l'échec qui lui donnera l'inspiration lyrique : représentation quintessenciée du « Destin du Poète »¹⁵², « [...] Orphée peut aussi bien illustrer la conquête que l'échec : d'un côté, la puissance de son chant permet de montrer que la seule vraie magie réside dans la maîtrise des mots, tandis que de l'autre, il ne retrouve jamais son Eurydice et finit sa vie en chantant son tourment. »¹⁵³ Inspiré, Arenou s'équilibre tant bien que mal au gré d'un mouvement oscillant entre ces deux pôles, exerçant la magie des mots français avec succès en même temps qu'il chante le tourment du trône khmer, l'échec de sa branche princière, celui de son père et maintenant le sien, son Eurydice qu'il ne parvient pas à ramener des enfers.

C'est pour l'heure le succès qui l'habite. Un autre chroniqueur de l'exposition du Palais royal rappelle qu'il « n'est pas seulement un peintre de talent. C'est un grand artiste, qui sait exprimer avec la plume, aussi bien qu'avec le crayon ou le pinceau, tout ce que contient son âme profonde et exquise ». Un poème du prince en prose est même publié à la suite de cette recension élogieuse dans lequel il narre, probablement, sa rencontre avec son épouse : « [...] Vous souvenez-vous, mon amie,

¹⁴⁵ « Le cubisme orphique est l'autre tendance de la peinture moderne. C'est l'art de peindre des ensembles nouveaux avec des éléments empruntés non à la réalité visuelle, mais entièrement créés par l'artiste et doués par lui d'une puissante réalité. Les œuvres des artistes orphiques doivent présenter simultanément un agrément esthétique pur, une construction qui tombe sous les sens et une signification sublime, c'est-à-dire le sujet. C'est de l'art pur. La lumière des œuvres de Picasso contient cet art qu'invente de son côté Delaunay et où s'efforcent aussi Fernand Léger, Francis Picabia et Marcel Duchamp », v. APOLLINAIRE, Guillaume, *Les peintres cubistes. Méditations métaphysiques*, Paris, Berg international Éditeurs, La petite collection, [1912] 1986, p. 28.

¹⁴⁶ HOOG, M., *loc. cit.*

¹⁴⁷ Nous remercions Nasir Abdoul-Carime d'avoir attiré notre attention sur ce point.

¹⁴⁸ BOULANGER, André, « L'orphisme », *Revue des Études Anciennes*, année 1937, vol. 39 (1), pp. 45-48.

¹⁴⁹ TURNEL, Émilie, « Orphée et l'orphisme dans *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust », *Études françaises*, vol. 51 (1), 2015, p. 147.

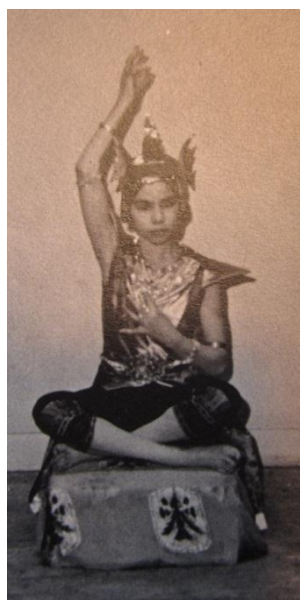
¹⁵⁰ Cf. MUS, Paul, « Masques d'Angkor, entre l'Inde et nous. Arts et politique en Asie du Sud-Est. Chapitre IV. Le baratement de la mer de lait (introduit et édité par Grégory Mikaelian) », *Péninsule*, n° 82, 2021 (1), p. 183.

¹⁵¹ LEVY, Paul, *Buddhism, a « Mystery Religion » ?*, Londres, University of London (Jordan Lectures, 1953), The Athlone Press, 1957, iii + 111 p.

¹⁵² TURNEL, É., *loc. cit.*, p. 148.

¹⁵³ *Ibid.*, p. 147.

de cet après-midi d'hiver où, devers votre beauté, je pèlerinais de Provence ? [...]. »¹⁵⁴. Arenô qui fréquente plus que jamais la gente artistique parisienne s'emploie désormais à délivrer lui-même des *satisfecit* de mœurs mondaines. Par exemple lorsqu'il *daigne* – ce sont les termes de la presse qui en rend compte – « témoigner à la grande artiste qu'est Anita Conti, son admiration la plus vive » lors d'une exposition de reliures qu'elle montre à la Librairie des Champs Élysées¹⁵⁵. Son épouse, de son côté, ne cesse de se produire dans les grandes salles et revues parisiennes à la tête d'une formation qui prend de l'ampleur, les « 7 harpistes de Raymonde Riou »¹⁵⁶ ; au Zig-Zag, avec Fréhel¹⁵⁷, au Casino de Paris, dirigeant cette fois les « 36 Jackson girls et boys »¹⁵⁸, à l'Alhambra¹⁵⁹, au Bobino¹⁶⁰, et en d'autres lieux encore. Sa fille accède même à une toute petite notoriété lorsque son ami Guillaume Monod dédie l'ouvrage qu'il publie sur *le Cambodgien* « À la douce petite princesse Maddévi »¹⁶¹. C'est ainsi en sa propre demeure parisienne que se marient le tempo effréné, puissant, jazzé, de l'Occident modernisé et le rythme méditatif, allusif et sibyllin, des traditions orientales. Quelques années plus tard, Maddévi, le symbole vivant de cette union, se produira même en danseuse exotique¹⁶², comme c'était alors fréquent pour les jeunes danseuses confrontées à l'engouement du public pour l'Orient¹⁶³.



10 & 11. Maddévi en danseuse orientale (Collection personnelle de Mme I. Roman)

Fort de cette célébrité le prince revient à la charge pour renverser la table de l'Exposition coloniale de Vincennes en mai 1931, ce même événement qui avait vu naître sa notoriété une décennie plus tôt, à Marseille. Le « clou de l'exposition » est cette fois « la reproduction la plus achevée jamais faite

¹⁵⁴ « Élévation », *La Semaine mondaine*, 24 août 1930.

¹⁵⁵ « Devant les reliures de Mme Anita Conti », *Comoedia*, 12 décembre 1930.

¹⁵⁶ *Le Figaro* n°290, 17 octobre 1931, p. 8 ; *Le Petit Parisien*, n° 19951, 14 octobre 1931.

¹⁵⁷ *La semaine à Paris*, 16 au 28 janvier 1931, p. 87.

¹⁵⁸ *Journal des débats politiques et littéraires*, n° 246, 5 septembre 1931 ; *Le Populaire*, n° 3131, 4 septembre 1931.

¹⁵⁹ « Le spectacle de l'Alhambra », *L'œuvre, La Page du Cinéma*, 1^{er} juillet 1932.

¹⁶⁰ FRÉJAVILLE, Gustave, « La ronde des attractions dans les music-halls, cirques, cabarets. À Bobino », *Comoedia*, 12 août 1932.

¹⁶¹ MONOD, Guillaume-Henri, *Le cambodgien*, Paris, Larose, 1931, 96 p.

¹⁶² Cf. aussi « Nous avons retenu, par exemple, une danse bohémienne de la jeune princesse cambodgienne Maddevi Iukanthor », [in] JOLY, André, « Culture physique et interprétation musicale », *Archives internationales de la danse*, numéro spécial *La technique de la danse*, 1^{er} novembre 1935, n° 5, p. 15.

¹⁶³ LABBÉ, Lucie, « Autour de Saramani. Nouvelles données sur Roland Meyer et son œuvre », *Péninsule* n° 81, 2020 (2), en particulier p. 137 et sq.

jusque-là » du temple d'Angkor Vat¹⁶⁴. Arenò ramène cette maquette, symbole d'une colonisation heureuse et glorieuse, à sa mesure artistique : un staff incongru, un « Angkor Staff » qui, si l'on se prenait au jeu du miroir inversé, ne serait jamais, « aux détails près », que la reproduction « dans un champ de concombres arrosé par le Mékong, du dôme des Invalides, mais rien que le dôme ! »¹⁶⁵. Avec l'écrivain Jean Guéhenno, directeur de la revue littéraire *Europe* auquel il écrit parce que ce dernier vient de signer une adresse au ministre des Colonies paraphée par plus de trois cent intellectuels en faveur des condamnés indochinois de Yen Bay¹⁶⁶, il se fait un peu plus sérieux, plus artiste engagé¹⁶⁷ : évoquant la nécessité de remettre sur le métier le débat Orient-Occident à la faveur de l'Exposition coloniale, il expose les travers de la colonisation au Cambodge, corrigeant sur certains points la vision critique, bien informée et nuancée, qu'en avait donné un correspondant de la revue dans un de ses précédents numéros¹⁶⁸.

Sérieux ou narquois, il ne faudrait dans tous les cas pas se méprendre sur les intentions du prince, aux antipodes d'une facticité propre au monde des arts et du spectacle. Il ne cherche en effet guère à séduire un public ou enjoliver un Orient qui le porte au firmament. Il n'en a, du reste, pas besoin : l'époque fait beaucoup, qui le gratifie de ses origines, exotiques à souhait, tandis que la République s'émerveille de son ascendance, fascinée qu'elle est par les princes. Ce qu'il recherche, ou qu'il vient à trouver sans en avoir une claire conscience, sa première satire et celles qui suivent en 1935¹⁶⁹ l'expriment sans doute mieux que ses toiles ou ses poésies. Toutes relèvent, à des degrés divers, de rituels de construction initiatique de sa personnalité artistique. Ses satires en procèdent cependant en des termes qui outrepassent de beaucoup l'ésotérisme de son orphisme littéraire ou pictural.

Certes, rien d'évident ni d'immédiatement identifiable. Au premier comme au second abord, la lecture de ses pages vindicatives, drôles et fantasques, désarçonne : doit-on prendre le prince au sérieux ou le considérer comme un fieffé farceur ? Polémiste de talent, Arenò l'est certainement : il perd le lecteur dans un dédale verbal d'où saillent les contradictions de l'adversaire dénoncées avec force dérision et mots d'esprit, mais qui le laisse désarmé devant la profusion de références hétéroclites¹⁷⁰. Il cite, tout à trac : Plutarque, Jésus, Schopenhauer, Wagner, Nietzsche, les Protocoles des sages de Sion, Clemenceau, les mythes khmers angkoriens, des formules latines, grecques, hébraïques, sanskrites... . Un lecteur attentif serait rebuté à moins. D'autant que la dérision systématique dont il fait montre, appuyée sur des centaines de références à des auteurs ou à des personnages historiques, a finalement pour effet de mettre à distance les sources d'inspiration dont il se réclame – elles s'annulent en quelques sortes les unes les autres – comme pour interdire toute interprétation cohérente. Se pose alors la question de savoir ce qu'il a voulu dire, ou faire.

Un premier élément de réponse réside certainement dans son engagement aux côtés de la Fraternité des Polaires, fondée en 1930. C'est peut-être par le truchement du comte Albert de Pourville qu'Arenò se laisse tenter par cette aventure occultiste. On se souvient qu'il était intervenu à ses côtés dans un débat sur la politique coloniale en 1925¹⁷¹. « Aventurier illuminé »¹⁷², ancien de la Légion

¹⁶⁴ HODEIR, Catherine & PIERRE, Michel, « Angkor et ses symboles », [in] *L'exposition coloniale de 1931*, Paris, Archidoc, 2021, p. 103.

¹⁶⁵ IUKANTHOR, A., « Le temple d'Angkor et la doctrine angkorienne », *Lecture du soir*, n° 5, 5 septembre 1931, que nous n'avons pu consulter mais dont il est partiellement rendu compte dans « Angkor et ses symboles », [in] HODEIR, C. & PIERRE, M., *op. cit.*, p. 106.

¹⁶⁶ GUÉHENNO, Jean, « Notes de lectures. Viet-nam », *Europe*, n° 100, 15 avril 1931, pp. 564-568. Sur Yen Bay, v. « Yen Bay », [in] BROCHEUX, Pierre & HÉMERY, Daniel, *Indochine, la colonisation ambiguë, 1858-1954*, Paris, La Découverte, série histoire contemporaine, 1995, pp. 305-306.

¹⁶⁷ Lettre d'Arenò Iukanthor à Jean Guéhenno, Directeur de la revue *Europe*, 18 mars 1931, 25 ff., conservée à la Bibliothèque nationale de France (NAF 28297 (75)).

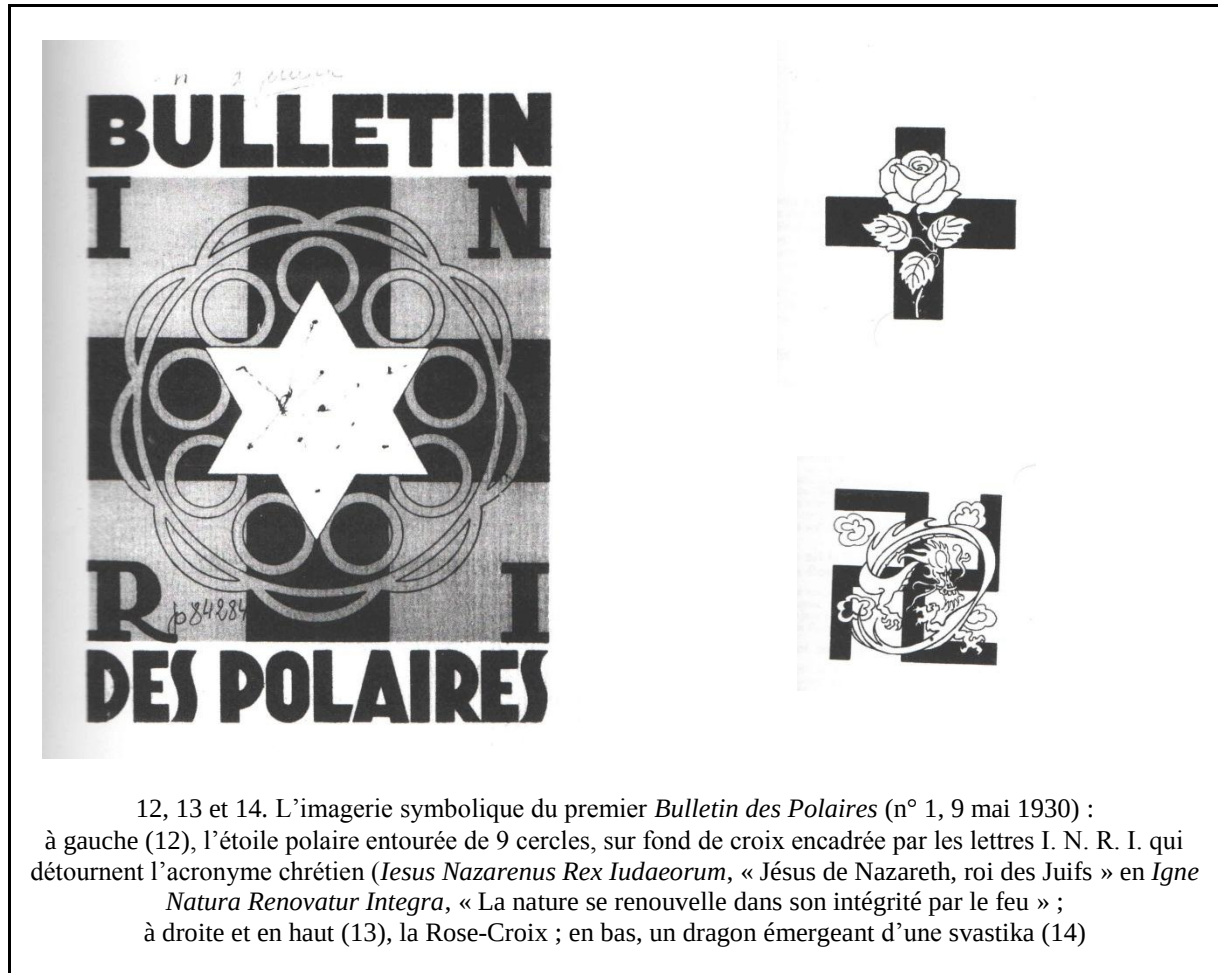
¹⁶⁸ DUTRAIN, Luc, « Extrême-Orient. I. De Saïgon au Tonlé-Sap (suite) », *Europe*, n° 87, 15 mars 1930, pp. 333-351.

¹⁶⁹ IUKANTHOR, A., *Au seuil [...]*, *op. cit.* ; *IDEM*, *Destin d'Empire. [...]*, *op. cit.* ; *IDEM*, *Prière haute [...]*, *op. cit.*

¹⁷⁰ MIKAELIAN, G., « L'aristocratie khmère à l'école des humanités française », *loc. cit.*

¹⁷¹ Cf. *supra*, note 105. On se souvient aussi, signe, peut-être, d'une fréquentation des écrits du comte, qu'un de ses premiers tableaux exposés en 1921 s'intitulait « Arcanes », soit un secret dont la pénétration est réservée à un petit nombre d'initiés. Une définition que ne dément pas une description de la toile dont nous soupçonnons qu'elle aura été dictée par Arenò au journaliste qui en rend compte dans *Les Annales coloniales* (1921, 29 juin, p. 6) : « Arcanes, c'est la représentation d'un lettré annamite : un fantôme de corps sur un fond azur vieilli de fumée, dansant et d'opium ; au-dessus de ce corps une tête ascétique : bouche sensuelle sous une moustache de chat (la sensualité relie l'homme à la bête) plus haut, la douceur du regard (sentiment purement humain), plus haut encore, la pureté de la courbe frontale (l'intelligence est la sommité humaine) sur chaque côté, en guise de tablettes ces deux quatrains énigmatiques comme un poème chinois : / Le front haut vers l'azur dédiant sa pensée / De limpide cristal qui s'azure, profond, / Et qui mire le vol triomphal du Dragon / Hors les désirs défunts

étrangère parti à la conquête du Tonkin, démissionnaire, engagé dans la Garde indochinoise, fumeur d'opium, écrivain colonial reconnu et homme du monde, le comte Mat Gioi ou « œil du jour » de son surnom vietnamien, avait été « initié » au taoïsme en Indochine, avant, revenu à Paris, d'intégrer la Société de Théosophie vers 1890, puis de la quitter pour intégrer l'ordre martiniste aux côtés de Maurice Barrès, qu'il quitte à son tour en 1906 pour devenir membre de l'Église gnostique et fonder *La Gnose* avec René Guénon¹⁷³. Il était surtout le concepteur d'une « tradition primordiale conservée intacte en Orient »¹⁷⁴, et c'est sans doute à ce titre qu'il intègre le groupe des Polaires.



Fondé par deux italiens, cet ordre initiatique qui revendique être affilié aux Rose-Croix se réunit avenue Juno, dans le XVIII^e arrondissement, grâce à l'entremise du directeur de *l'Intransigeant*, Fernand Divoire, un des initiés de la Fraternité¹⁷⁵. Elle se donne pour but « de préparer l'avènement de l'esprit sous le signe de la Rose et de la Croix »¹⁷⁶, plus prosaïquement d'assurer le salut de la France et du monde¹⁷⁷. Les membres de la Fraternité ont pour symbole l'étoile blanche à 6 pointes, l'étoile polaire, qui leur donne leur nom (les Polaires) « du fait que, de tout temps, la Montagne Sacrée, c'est-à-dire l'emplacement symbolique des Centres Initiatiques, a toujours été qualifié de 'polaire' par les

de la chair délaissée. / L'essor de songerie aux ailes du Phoenix / Irradiant sa gloire en chiffre de crédence / Dont encens et pavois s'honorent, - transcendance. / Extase de pinceau tremblant de pur onyx. ». Arcane est un autre nom de la « Tradition primordiale » dans les écrits du Comte, cf. BISSON, David, René Guénon. *Une politique de l'esprit*, Paris, Pierre-Guillaume de Roux, 2013, p.74.

¹⁷² BISSON, D., *op. cit.*, p. 38.

¹⁷³ LAURANT, Jean-Pierre (avec Pascal Bourdeaux & Jérémy Jammes), « Autour de 'Mat Gioi', le passeur (Comte de Puvourville », *Péninsule*, n°60, 2010 (1), pp. 89-109.

¹⁷⁴ BISSON, D., *op. cit.*, pp. 30, 74.

¹⁷⁵ DARD, O., *La synarchie. Le mythe du complot permanent*, Paris, Perrin, Tempus, p. 82.

¹⁷⁶ *Bulletin des Polaires*, n° 1, 9 mai 1930.

¹⁷⁷ DARD, O., *La synarchie [...]*, *op. cit.*, p. 82.

différentes traditions. » Si cette montagne a pu être, par le passé « réellement ‘polaire’ au sens géographique du terme – puisqu’il est affirmé partout que la Tradition boréale – ou Tradition Primordiale, source de toutes les Traditions – eut tout d’abord son siège dans les régions hyperboréennes », elle est pour l’heure sise en Asie, dans l’Himalaya. Les Polaires sont ainsi aidés dans leur quête par le « Centre Initiatique Rose-Croix de l’Asie ‘Mystérieuse’ », où se trouvent des sages rosicruciens retirés d’Occident et réfugiés en Asie ... depuis le XVII^e siècle, avec lesquels ils communiquent... par une « méthode divinatoire à forme arithmétique »¹⁷⁸, « l’Oracle de Force Astrale »¹⁷⁹ ! Adeptes, semble-t-il, de pratiques médiumniques et du port de la cagoule¹⁸⁰, ils croient ou feignent de croire, comme les rosicruciens, en la réincarnation, la doctrine karmique, et le voyage astral – entendre la projection psychique hors du corps (la croix symbolisant le corps, et la rose, l’âme).

L’engouement parisien pour la Fraternité est à ses début tel qu’on y trouve René Guénon, des journalistes comme Fernand Divoire et Jean Dorsenne, des écrivains comme Jean Marquès-Rivière et Maurice Magre, des occultistes synarchiques, et bien d’autres personnalités occultistes encore¹⁸¹ qui ont ceci d’attrayant pour Areno qu’elles sont souvent anti-progressistes et anti-coloniales¹⁸². Des réseaux occultistes dont on sait qu’ils recourent en partie « les réseaux artistiques proches du Symbolisme et du Romantisme » littéraire¹⁸³. Pénétrés du mythe d’un retrait des Rose-croix d’Occident vers l’Orient au XVII^e siècle, le Paris occultiste attend la visite de passeurs Orientaux pour qu’ils leur délivrent la sagesse originelle conservée durant toutes ces années en Asie sous les traits d’un ésotérisme qu’ont en partage nombre de religions orientales¹⁸⁴. Areno, prince oriental élevé dans un bouddhisme, précisément, ésotérique¹⁸⁵, associé de surcroît à des traditions culturelles brahmaniques héritées d’Angkor du fait de sa condition princière, ne pouvait pour ainsi dire mieux tomber. Il est bientôt bombardé « Grand Maître de l’Ordre secret »¹⁸⁶ de la Fraternité. De là l’hermétisme à peu près complet de ses trois satires qui prennent le lecteur dans un vortex improbable de mots avant de le faire choir piteusement dans un dédale de sens digne d’un supplice de tantale. Il multiplie les propos énigmatiques, les double sens et les sens cachés décelables par les seuls initiés, noyant l’information pertinente dans un déluge verbal incontinent. Que fait-il ? Areno parachève par l’usage de cette forme inédite son personnage d’artiste et d’homme de lettres parisien : peintre orphéoniste et poète symboliste, il sera lui aussi, comme beaucoup des élites françaises de l’époque inquiètes de la modernité triomphante, occultiste. Pas à moitié bien sûr, il n’est pas là pour jouer. Ainsi, dans sa première satire¹⁸⁷, dénonce-t-il déjà les faux prophètes de l’Orient, pour l’heure les théosophes (pp. 204 ; 217). Il annonce même une dispute avec Guénon fondée sur un procès en inauthenticité (pp. 227, 375) : « M. René Guénon, qui affirme qu’il pense en Oriental, devrait bien briser sa plume jusqu’à nouvel ordre. »¹⁸⁸ Jugé à la fois « très ambitieux » et « dogmatique », sa radicalité lui vaut bientôt d’être remercié de son rôle de Grand Maître¹⁸⁹. On ne sait s’il continua de figurer parmi les initiés de la Fraternité, comme c’est probable, ou s’il la quitta, ni quand, s’il le fit. Dans tous les cas ses satires de 1935 s’inscrivent, formellement tout au moins, dans la parfaite continuité de celle de 1931¹⁹⁰.

¹⁷⁸ *Ibid.*

¹⁷⁹ *Bulletin des Polaires*, n° 1, 9 mai 1930.

¹⁸⁰ GALTIER, Gérard, *Maçonnerie Égyptienne, Rose-Croix et Néo-Chevalerie. Les fils de Cagliostro*, Paris, Éditions du Rocher, La pierre philosophale, 1989, p. 324.

¹⁸¹ *Ibid.* ; DARD, O., *La synarchie [...]*, op. cit., p. 82.

¹⁸² LAURANT, J.-P., loc. cit., pp. 96 et sq.

¹⁸³ BISSON, D., op. cit., p. 38

¹⁸⁴ LAURANT, J.-P., loc. cit., p. 96.

¹⁸⁵ Comme l’ont amplement montré les recherches de François Bizot. Sur un aperçu des liens historiques entre ce bouddhisme ésotérique et les traditions culturelles palatiales angkoriennes, v. BOURDONNEAU, Éric & MIKAELIAN, Grégory, « L’histoire longue du *Devarāja* : *Pañcaksetr* et figuier à cinq branches dans l’ombre de la danse de Śiva », [in] Emmanuel FRANCIS & Raphaël ROUSSELEAU (dir.), *Rāja-maṇḍala. Le modèle royal en Inde. Puruṣārtha* n° 37, septembre 2020, pp. 81-129.

¹⁸⁶ BOGARD, Milko, *In the Wake of the Astral Force: La Fraternité des Polaires*, auto-édité, 2020, pp. 22-23 ; 46-49 ; 72-74 (<https://pdfcoffee.com/in-the-wake-of-the-astral-force-la-fraternite-des-polaires-pdf-free.html>) et RACZYNSKI, Richard, *La fraternité des polaires*, Paris, Éditions Dualpha, 2018, pp. 116-119.

¹⁸⁷ LUKANTHOR, A., *Au seuil [...]*, op. cit.

¹⁸⁸ *Ibid.* p. 386. Sur cette querelle, voir aussi Zam Bhotiva, « Réponse des Polaires à M. René Guénon », *Bulletin des Polaires* n° 11, mars 1931, pp. 15-22.

¹⁸⁹ Cf. BOGARD, M., op. cit. ; RACZYNSKI, R., op. cit.

¹⁹⁰ La dernière, la *Prière Haute [...]*, op. cit., arbore en outre une symbolique polaire en première de couverture.

Réduire l'inflexion de son écriture prosaïque à une influence des milieux occultistes serait toutefois passer à côté de l'essentiel. Ses textes n'abordent en effet aucun sujet sans alterner sérieux et dérision. C'est qu'ils parodient dans le même temps qu'ils singent les gens de plumes de l'entre-deux-guerres, obnubilés par leur quête de la tradition et par une attirance ésotérique pour les choses de l'Orient. Cette dérision toute cambodgienne de l'esprit de sérieux du Français lettré inspiré par cette chose pour lui inconnue ou méconnue qu'est l'Orient, que ce soit Massis qui le rejette ou Guénon qui le recherche, est en soi l'indice d'une certaine profondeur. Elle nous oriente vers ce qui pourrait être un élément de réponse conclusif au dessein d'Areno, par-delà l'exercice de cette mystique, artificielle, de l'occultisme parisien, dont il dénonce d'ailleurs l'inauthenticité comme il dénonce l'inauthenticité de l'activisme des maurassiens.

La forme dit, là aussi, le fond : la prose arenoenne, même si elle en procède sans doute, est plus qu'une transposition de la poésie instrumentiste de René Ghil, lequel cherche à retrouver le fondement du langage en refusant la dissociation entre graphique et phonétique, en combinant les timbres des voyelles (renvoyant eux-mêmes à des couleurs) au sémantisme des mots¹⁹¹. Elle est également une logique d'exposé hermétique propre à l'occultisme. Mais elle est surtout ce qu'il en dit lui-même, au détour d'un propos de Barrès sur le rôle de la nourriture qui « compose les éléments primordiaux du 'particularisme', en quelque sorte la trame première de la physiologie de chaque peuple »¹⁹² :

[...] le repas classique s'énonce en français par l'irradiation du potage ou la mosaïque du hors-d'œuvre pour se concentrer en spire vers le rôti et s'élargir vers les fruits variés et l'irradiation pétillante du champagne bientôt concentrée, assourdie, par le café et la fine où la spire du cigare déroule au plafond une douce rêverie. C'est un double cône, tandis qu'un repas khmer se dessine en rosace, assez semblable au dessin que procure une bouillabaisse provençale.

Le riz, intimement mélangé au karry, forme le cœur de la Rose. Comme pétales, toutes sorties de légumes cuits ou crus, que vous variez à chaque bouchée, rehaussé par la pâte de crevette pétrie dans un bon et pur jus de citron. La pâte de crevette peut être remplacée par des anchois. Mais ceci est extrêmement délicat ; car si les anchois sont tant soit peu médiocres, le repas se gâte dans sa totalité. Dans le doute, abstiens-toi. Pour le karry, aucune autre boisson ne vaut le champagne.

Ainsi, sur le plan littéraire, le français se développe en rhétorique par marche ascendant-descendante de la *mineure* et de la *majeure*, et le khmer s'épanche par développement en rosace. C'est dans la compréhension de ces deux schémas que réside le « don des langues ». Et ces schémas, ici littéraires et culinaires, peuvent être ailleurs politiques, religieux, métaphysiques.¹⁹³

Tandis que le français se développe en rhétorique ordonnée par deux propositions hiérarchisées, la majeure et la mineure... le khmer s'épanche par développement en rosace. Une rhétorique syllogistique épurée d'un côté, un dessin géométrique complexe de l'autre. L'un, pourrait-on dire, discrimine et hiérarchise, pour distinguer un élément du grand tout, quand l'autre regroupe en les associant, les formes, les goûts, les couleurs et les valeurs, les lettres, les mots et les sons, pour rejoindre l'unité cosmique perdue et en reconstituer l'image globale et chamarrée. On pense bien sûr aux *maṇḍala*, ces « cercles » ou « dessins mystiques, diagrammes composés de carrés et de cercles, symboles des forces cosmiques »¹⁹⁴ notamment répandus au Cambodge sous la forme de *yāntṛ* (du sanskrit *yantra*), des diagrammes magiques dessinés sur des tissus¹⁹⁵. Areno ne rédige-t-il pas en effet ses textes à la manière dont un *grū* cambodgien dessinerait un *yāntṛ*, ou mieux, car le geste rituel est tout un, comme l'aurait fait jadis un roi angkorien pour édifier un temple, et particulièrement l'un des plus fameux d'entre eux, le Bayon ? « Un *yantra* est un sacrifice, un acte préhensif par lequel le célébrant recrée autour de lui l'ordre universel, afin de manifester sa connaissance et pour en prendre possession – ou pour s'en libérer. Le temple est de même, à une échelle colossale, un *yantra*, le sacrifice par lequel le roi agit sur le passé, le présent et le futur. Grâce à cette montagne de pierre il transfixe la réalité pour

¹⁹¹ JAMATI, P., « Les découvertes techniques de René Ghil. L'instrumentation verbale et les rythmes évolutifs », [in] *Hommage à René Ghil [...]*, op. cit., pp. 93-99.

¹⁹² IUKANTHOR, A., *Au seuil [...]*, op. cit., p. 103.

¹⁹³ *Ibid.*, p. 102.

¹⁹⁴ *Dictionnaire de la sagesse orientale. Bouddhisme – hindouisme – taoïsme – zen*, Paris, Robert Laffont, Bouquins, 1995, p. 347.

¹⁹⁵ ANG, Chouléan, *Les êtres surnaturels dans la religion populaire khmère*, Paris, Cedoreck, 1986, p. 68, note 158. Sur la solide tradition des *maṇḍala* et des *yantra* au Cambodge, v. *inter alia* GROSLIER, B. Ph., *Les Inscriptions du Bayon*, Paris, EFEO, PEFE, Mémoire archéologiques III-2, 1973, « Chapitre X. *maṇḍala* et *yantra* », pp. 235-249.

l'ordonner, et donc l'immobiliser en un cercle parfait »¹⁹⁶. On manque de place pour décrire comment le prince projette et agence sur le papier des sonorités verbales autour lesquelles il établit d'infinies correspondances entre d'une part les divers aspects de la sémantique des mots qu'il utilise (dénotation, connotation, sonorité, graphie), et d'autre part ses thèmes de prédilection, qu'il convoque au détour d'un raisonnement analogique.



Les armes d'Areno, qu'il invente, dessine et fait reproduire dans ses livres et qui sont une variation sur le thème des armes du roi du Norodom
(*Au seuil [...]*, op. cit., p. 5 ; *Destin d'Empire. [...]*, op. cit., p. 2 ; *Prière haute [...]*, op. cit., p. 51)

Agencer les parties du tout en bon ordre pour retrouver l'harmonie perdue. Comme dans l'orphisme, certes, pour lequel « le but ultime est le retour à l'unité »¹⁹⁷. Comme chez les occultistes, bien sûr, pour qui l'ordre signifie le retour à la tradition primordiale universelle. Mais Areno est plus modeste, et surtout plus enraciné : il s'agit pour lui de donner à voir et de sauvegarder la tradition royale khmère, qu'il rebaptise « doctrine du Khêmrah »¹⁹⁸. Qu'est-ce que le « Khêmrah » ? C'est « Un cycle hindo-khmer »¹⁹⁹, qui prend naissance dans les temps mythiques de l'union de la fille du roi des *nāga* avec Brah Thon, ce prince étranger venu de l'au-delà des mers et devenu roi des Khmers par cette union, et dont l'épouse ophidienne donne naissance à la dynastie royale du Cambodge²⁰⁰. Si le cycle historique en cause connut un « écroulement » suite aux invasions siamoises²⁰¹, « Le khmèr » dit-il, doit continuer de vivre « selon la Loi du Khêmrah », « doctrine à la fois métaphysique et religieuse, pour qui la vie n'est que développement perpétuel de Yantra et Mantra. Le Khâm est l'écriture qui exprime cette doctrine faite de Signes et de sons. Cette écriture est donc particules de la Divinité qui régit le fait d'être Khmèr. »²⁰² Areno le sait bien qui fut lui-même initié, par sa grand-mère maternelle, descendante des « Hôtri », c'est-à-dire des prêtres brahmaniques astrologues du palais, à la lecture du « *Livre de la Cassie d'or* » ou « Khêmrah moha sambourmeas »²⁰³, « dont le parfum est l'âme du

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 247. Par contraste, le « [...] *maṇḍala* est une figuration, comme tel un guide de la méditation. C'est en quelque sorte un aspect passif, la leçon apprise de la science divine, un aspect signifié. C'est le cas du [temple médiéval du] Bayon en tant que *maṇḍala*, qui résume toute la civilisation dont il hérite et qu'il perpétue ».

¹⁹⁷ TURNEL, É., *loc. cit.*, p. 157.

¹⁹⁸ Probable transcription en français de *khaemaṛaḥ*, terme littéraire passé par le siamois pour dire « khmer », attesté sous cette forme dans les dictionnaires des années trente mais qui de nos jours s'écrit (et se prononce) *khemara* : v. ANTELME, M., *op. cit.*, p. 64.

¹⁹⁹ TUKANTHOR, A., p. 24.

²⁰⁰ *Ibid.*, p. 24.

²⁰¹ *Ibid.*, pp. 266 ; 315-316.

²⁰² *Ibid.*, pp. 55, 59.

²⁰³ TUKANTHOR, A., *Destin d'Empire. [...]*, op. cit., p. 217.

²⁰⁴ IDEM., *Au seuil [...]*, op. cit., p. 361.

Khmèr »²⁰⁴. Il fut composé par le fondateur mythique de la royauté, son ancêtre, « le Dieu Thaong »²⁰⁵ pour contenir les principes de la « civilisation angkoréenne »²⁰⁶.

Quelle est, au vrai, sa doctrine ? Rien d'autre que le mythe de fondation de la dynastie royale, transmis par la culture des textes sacrés, dont la connaissance rapproche du divin. Ce faisant Arenò actualisait en des termes ésotériques européens la conception du monde propre aux rois post-angkoriens. Cette vision du monde procédait d'une perspective décliniste dans laquelle les hommes vivent un âge de fer, un temps de chaos aux valeurs dégénérées, que seule la venue d'un roi pétri de mérites bouddhiques sera à même de régénérer pour recouvrer l'âge d'or angkorien²⁰⁷. Or dans cette tradition qui avait cours au palais de Phnom Penh, un des moyens de distinguer le candidat légitime à cette régénérescence était de se parer des atours de l'étranger, à l'image du prince étranger Brah Thon, venu féconder la fille du roi des *nāga* du mythe de fondation. En effet, « Il revient au roi d'incarner par son étrangeté l'extériorité nécessaire aux fonctions d'autorité à même d'équilibrer les relations de pouvoir internes au corps social »²⁰⁸. Il était donc représenté comme venant de l'extérieur de la société, autrement dit comme un étranger au sens étymologique du terme : un autre étrange, mais sans origine ethnique précise. Plutôt que de faire le Siamois comme ses ancêtres, Arenò a donc imité l'esthétique du *nec plus ultra* des élites métropolitaines, les gens des arts et des lettres du Paris de l'entre-deux-guerres. Mais ce faisant, il ne faisait qu'exalter la tradition royale khmère.

Aux marches du Palais

Tandis qu'il est devenu un prince initié, au sens de l'occultisme parisien comme au sens de la tradition royale khmère, l'histoire, pour lui, s'accélère. Parti de son pays prince-enfant, il est devenu prince-conquérant. Mais il est loin de la terre de ses pairs. Toujours en exil en Thaïlande, son père s'affaiblit, et sa mort qui s'annonce prochaine place Arenò en situation d'héritier de la branche des Yukanthor, et plus que jamais d'héritier légitime à la succession royale. L'heure est d'ailleurs à l'action pour les Parisiens aussi : est-il partie prenante de la journée du 6 février 34 qui met la ville Lumière en ébullition, peut-être du côté des Croix de feu du Colonel de la Rocque, auquel il dédia un an plus tard sa dernière satire ? Rien ne l'indique²⁰⁹. Mais, et malgré la répression sévère du régime, l'esprit du temps qui habite la jeunesse anti-républicaine est « propice à la rénovation politique »²¹⁰ et suscite partout l'espoir. Le prince écrit une longue lettre au ministre des Colonies, le 27 février, dans laquelle il attire l'attention des autorités sur sa situation d'héritier du trône²¹¹. Le 27 juin, son père décède à Bangkok, à l'âge de 74 ans. « On peut dire qu'une bribe de l'Asie s'en va, emportant avec elle un peu de ce qui constitue aux yeux curieux de l'Occidental – tel un Gobineau – l'énigme à la fois attirante et hostile »²¹². Le 15 juillet, il envoie une lettre de 61 pages au Président de la République Albert Lebrun²¹³, dans laquelle il restitue avec force détails²¹⁴ l'historique ayant mené à l'installation illégitime de Sisowath sur le trône aux dépens de son père, puis le vol, par les agents du Protectorat et leurs affidés indigènes, de l'héritage que Norodom avait légué à sa mère, sans bien sûr omettre de rappeler son statut de légitime prince héritier. Sa mère et ses deux sœurs se rendent aux cérémonies funéraires de son père qui se tiennent dans un monastère de Bangkok, le 12 août, en compagnie « de

²⁰⁴ *Ibid.*, p. 181.

²⁰⁵ *Ibid.*, p. 361.

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 315.

²⁰⁷ MIKAELIAN, G., « Le passé entre mémoire d'Angkor et déni de Lanvaek : la conscience de l'histoire dans le royaume khmer du XVII^e siècle », [in] N. ABDOL-CARIME, J. THACH et G. MIKAELIAN, *Le passé des Khmers. Langues, textes, rites*, Berne, Peter Lang, 2016, pp. 167-212.

²⁰⁸ *IDEM*, « Le souverain des *Kambujā*, ses neveux jōrai, ses dépendants kuoy et pear. Un aperçu de la double légitimation du pouvoir dans le Cambodge du XVII^e siècle », *Péninsule*, n° 71, 2015 (2). Voir en particulier, pour la démonstration, « 3. Le roi étranger et ses prêtres autochtones » et « Conclusion », pp. 63-69.

²⁰⁹ Même s'il écrit : « Des amis communs eussent pu faire nous rencontrer, prendre contacts personnels », v. IUKANTHOR, A., *Prière haute [...]*, op. cit., p. 4.

²¹⁰ DARD, O., *Le rendez-vous manqué des relèves des années 30*, Paris, Puf, Le nœud gordien, 2002, p. 179.

²¹¹ ANOM GGI INFO NF Carton 47 Dossier 568.

²¹² IUKANTHOR, A., *Destin [...]*, op. cit., p. 83.

²¹³ ANOM, Indochine NF, Carton 47, Dossier 568, Lettre d'Arenò au président de la République française Albert Lebrun, 15 juillet 1934.

²¹⁴ Y compris pour l'historien du XXI^e siècle : c'est une véritable contre-histoire de l'établissement et des premiers temps du Protectorat français appuyée sur la tradition orale de sa branche princière qu'il livre là et qui mériterait une étude en soi.

toute la fine fleur de l'ancienne cour de feu S. M. Chulalongkorn qui symbolisait par excellence 'le Vieux Siam' »²¹⁵. La princesse Malika rapporte finalement les cendres de son époux à Phnom Penh au mois d'octobre.

Entre-temps, Arenô prend sa plume et compose un ouvrage, puis deux, qui doivent révéler au grand jour, publication de documents inédits et de lettres de ses sœurs à l'appui, les forfaits des agents de la République à l'encontre du Cambodge, de la Couronne khmère et des siens. À Phnom Penh, c'est la panique. La princesse Pingpéang à qui il a fait parvenir un premier manuscrit l'abjure dans ses lettres ne rien publier, et demande à l'ami de toujours, Monod, d'essayer de l'en dissuader, en lui écrivant plusieurs lettres, le 19 décembre 1934, le 24 janvier 1935, puis le 16 février²¹⁶. Entre-temps, le 30 janvier, Arenô répond enfin à sa sœur : « j'écris en ce moment un livre en deux volumes. Le 1er volume paraîtra le 6 du mois prochain... si je ne vous ai pas écrit depuis nombre d'années, c'est que j'entends assumer moi seul toute la responsabilité de mes actes ». Ce qui n'est pas pour la rassurer. Le 2 mars, puis le 6 avril, nouvelles lettres de la princesse à Monod qu'elle convainc de faire le voyage d'Aix à Paris pour rencontrer son frère. Le 17 avril, elle est rassurée : « grâce à vous, nous allons pouvoir empêcher Arenô de glisser sur la pente qui fatalement le conduirait vers le gouffre si on ne l'arrêtait pas à temps. Pour ce qui est de ses publications, sa femme vient de m'écrire que les divers avis qu'on lui a donnés vont peut-être porter leurs fruits ». Le 19 mars, Monod qui est monté à Paris parvient à dîner avec le prince, « sa femme et leur adorable Maddévi... Le Prince m'a lu plusieurs pages des épreuves de son 1^{er} volume qui paraîtra... bientôt. Ce qu'il m'a lu est fort beau. J'ai fait de grands efforts pour lui exposer ma pensée, mais ne crois avoir eu aucun succès »²¹⁷. Le 4 juillet, c'est le coup de théâtre : Monod apprend à la princesse qu'un mystérieux « incendie s'était produit à l'imprimerie où était édité le livre du Prince et qu'une partie de la composition avait été détruite ».

Deux volumes finissent par paraître au cours de l'été, ses deux dernières satires. Au vu de leur teneur il semble que l'intervention de Monod ait eu des résultats mitigés : à la fois suffisante pour éviter le pire au prince, mais pas assez pour empêcher les représailles du Résident supérieur à l'encontre de sa mère et de ses sœurs. Le cœur du litige réside dans la publication de l'intégralité du dossier qu'Arenô avait soumis au sénateur de l'Action française quelques années plus tôt, mettant gravement en cause les autorités du Protectorat et le roi Monivong²¹⁸. Certaines informations ne pouvant provenir que de ses sœurs, le Résident supérieur les convoque les 15 et 16 octobre²¹⁹. Le 30, un arrêté interdit *Destin d'Empire*. Sont particulièrement visées les pages 128, 129, 130, 131, 137, 226 contenant « des extraits de lettres datées de Phnom-Penh dont le style alerte et les calomnies précises contrastent singulièrement avec les extravagances de forme et de pensée qui caractérisent le corps même de l'ouvrage »²²⁰. Le 7 décembre un arrêté supprime la pension des deux sœurs « inspiratrices » du livre²²¹. D'abord outrées – notamment l'aînée, la princesse Pengpâh, qui envoie une lettre injurieuse au Gouverneur général de l'Indochine – elles tentent de limiter les répercussions de la parution en rachetant certains des exemplaires encore disponibles dans les librairies indochinoises pour tarir leur diffusion. Dans l'entourage du roi, où il se lit, le scandale fait du bruit. La peur que l'affaire ne devienne publique évite à Pengpâh le conseil de discipline²²².

À Paris, la réception de la dernière satire d'Arenô tombe à plat, même dans les milieux occultistes : « Ce livre est dédié au Colonel Comte de la Roque, mais nous sommes heureux de penser qu'il ne comprendra pas deux mots de ce texte embrouillé. Le langage du livre semble être français, mais son but et sa signification sont parfaitement incompréhensibles »²²³. Raymonde, son épouse, continue d'enchaîner les représentations musicales, à l'Empire, à l'Omnia-Pathé, au Petit-Casino²²⁴. Vient le moment où les autorités coloniales de Phnom Penh – qui ont changé depuis la nomination de Léon

²¹⁵ *Ibid.*

²¹⁶ MONOD, G.-H., « Notes extraites de lettres de S.A.R. Madame la Princesse Pingpeang Yukanthor », s. d. [in] ANOM FN NF Carton 47 Dossier 568.

²¹⁷ ANOM GGI INFO NF, Carton 47, dossier 569. Extrait d'une lettre de Monod à la princesse Pingpéang, 19 mars 1935.

²¹⁸ Cf. *supra*, et *Destin [...]*, op. cit., pp. 96-160.

²¹⁹ ANOM, carton 47, dossier 569, Lettre du Résident supérieur au Gougal, 20 novembre 1935.

²²⁰ *Ibid.*

²²¹ ANC, RSC 11595, Note au sujet de la pension des Princesses Pingpeang et Pingpeas Yukanthor, 18 novembre 1944.

²²² ANOM, carton 47, dossier 569, Lettre Résident supérieur au Gougal, 19 février 1936.

²²³ *L'astrologie. Revue Mensuelle d'Astrologie, des Sciences Psychiques et d'Occultisme*, vol.14, n°3, mars 1936, p. 139.

²²⁴ *Le Matin*, 4 avril 1936 ; *La Dépêche de Brest*, 21 novembre 1936 ; *Paris-Midi*, « Le Théâtre », 18 décembre 1936.

Thibaudeau à la Résidence supérieure le 12 décembre 1936²²⁵ – se posent la question de la succession du roi Monivong, qui vieillit. Comme toute la cour qui bruisse de rumeurs et de signes avant-coureurs, les princesses Yukanthor sont à l'affût. D'autant que le temps a passé depuis l'affaire de 1935, et la mémoire administrative pâtit des aléas des fréquentes mutations. Si bien que la princesse Pingpéang parvient à partir en mission de représentation à l'Exposition universelle de 1937²²⁶, ce dont la presse se fait l'écho²²⁷. Elle en profite pour rendre visite au ministre des Colonies et plaider la cause de sa fratrie – le rétablissement des pensions²²⁸ –, et peut-être plus encore puisqu'elle séjourne près d'une année en France et correspond régulièrement avec le ministre. Le 10 février 1938, un arrêté rétablit leur pension²²⁹. Juste après la nomination de Georges Mandel au ministère le 10 avril, un article paraît dans *Le Figaro* qui cite Arenó en exemple d'indigène méritant, utilisant sa pension à bon escient : « Certains pensionnés les emploient à mieux connaître notre pays, tel le prince cambodgien Yukanthor, petit-fils de S. M. Norodom, qui consacre son allocation mensuelle de 500 francs à l'éducation parisienne de sa fille »²³⁰. Entre mai et juin, la princesse envoie régulièrement du courrier au ministre, d'abord à partir du domicile de son frère, rue Vineuse, où elle réside un temps, puis à partir d'un appartement de la rue Nicolo situé juste à côté, où elle prend ses quartiers²³¹. On ne sait quand précisément elle rentre au Cambodge entre le mois d'août et le mois de novembre, quand son frère la rejoint²³². Entre-temps le Résident supérieur Thibaudeau a rédigé une note sur la succession royale qui s'annonce, en date du 20 octobre. Arenó est quant à lui parti précipitamment, abandonnant sa femme et sa fille à Paris, qui sont sans nouvelle de lui depuis novembre. En décembre, l'administration confirme à Raymonde sa présence au Cambodge, où il réside chez sa mère, aux marches du Palais²³³. Sa vie de bohème a pris fin.

ÉPILOGUE

Est-ce pour se lancer dans la course au trône qu'Arenó revient à Phnom Penh à l'automne 1938 ? Rien n'empêche de le croire, tout même invite à le penser, mais l'on manque de sources pour l'affirmer. C'est cette même année que sa mère fait paraître une première série de poèmes composés par les anciens rois khmers dans la revue de l'Institut Bouddhique, *Kambujasuriyā*²³⁴, en même temps qu'elle l'accueille. Arenó se présente à elle sans son épouse française, ce qui permettait d'envisager facilement une nouvelle alliance pour renforcer l'assise de leur branche. Toujours est-il que l'opération, si elle a existé, montre rapidement les signes avant-coureurs d'un échec : Georges Mandel rencontre Norodom Suramarith en avril 1939, puis Sisowath Monireth en décembre de la même année pour déterminer lequel d'entre les deux serait le meilleur candidat au Trône. Arenó, s'il a cru pouvoir tenter sa chance, disparaît des archives. On ne retrouve sa trace que cinq ans plus tard, en 1943, alors que Sihanouk règne depuis deux ans déjà. Les administrateurs coloniaux notent qu'il est mentalement souffrant²³⁵. Il finit même par être, pour un temps, interné à l'hôpital psychiatrique de Bienhoa²³⁶. Sa raison, semble-t-il, vacille, malmenée par le déséquilibre qu'induit d'un côté sa grande lucidité servie par son verbe puissant et, de l'autre, son impuissance à renverser le rapport de force colonial en faveur de sa branche. Il vit reclus chez mère, sous la surveillance de sa sœur aînée, avant d'être déporté par

²²⁵ ABDOUL-CARIME, N., « Les premiers pas [...] », *loc. cit.*

²²⁶ ANOM, carton 47, dossier 569 ; ANC, RSC 11595, Lettre de la princesse Pingpeang Yukanthor au Gougal, 12 août 1943.

²²⁷ *L'œuvre*, n° 7968, dimanche 25 juillet 1937.

²²⁸ ANOM, carton 47, dossier 569, Lettre ministre des Colonies, 26 août 1937.

²²⁹ ANC, RSC 11595, Note au sujet de la pension des Princesses Pingpeang et Pingpeas Yukanthor, 18 novembre 1944.

²³⁰ RAVON, Georges, « Dette de reconnaissance », *Le Figaro*, 18 avril 1948.

²³¹ ANOM, carton 47, dossier 569 : le 20 mai 1938, elle reçoit une lettre du ministère des Colonies au 16 rue Vineuse ; le 24 mai elle envoie une lettre au ministre depuis le 3 rue Nicolo ; le 14 juin elle envoie une lettre au ministre depuis le 9 rue Nicolo.

²³² ANC, RSC 11595, Lettre de la princesse Pingpeang Yukanthor au Gougal, 12 août 1943 ; ANC, RSC – 35987 (S.67), 1938 – Correspondances au sujet du retour au Cambodge du prince Aréna Yukanthor et de la situation de sa femme et fille, demeurant en France. (Boîte n°3700).

²³³ *Ibid.*

²³⁴ Cf. *supra*, note 58.

²³⁵ « signes certains déséquilibre mental » ; « plus qu'à demi-fou » ANC, 18667, Dossier personnel de Norodom Yukonhor (sic), prince, 1904-1934.

²³⁶ Après le 7 septembre 1943, cf. ANC, RSC 11595, Lettre de Gautier au Gougal, objet : augmentation de la rente viagère des princesses Pingpeang & Pingpeas, 18 novembre 1944.

les Khmers rouges en 1975, dans les environs de l'ancienne capitale royale, Oudong. Sa destinée tragique, devenue quasiment tabou au sein de la famille royale, sera toutefois un sujet de méditation pour les élites cambodgiennes qui viendront par la suite à Paris faire leurs humanités. Il n'est pas anodin qu'un Au Chhieng, originaire de l'aristocratie seconde de Battambang et l'un des fondateurs de la khmérologie ait été un lecteur attentif d'Areno. Ce dernier était lui aussi de ceux qui pensent que les idées, non les hommes, mènent le monde. Les idées, ou peut-être même, pour ce qui concerne Areno, les rêves :

Au cœur souffrant
un seul rêve est permis :
rêve d'esthète en extase incompris
dédaigneux et hautain
et dont l'envol, bulle immense et lumineuse
ayant en elle-même une fin,
s'élève dans l'azur vivace et vierge²³⁷

*

L'échec arenoen était-il inéluctable ? Nous avons essayé de montrer comment, à tout le moins, il s'inscrivit dans une logique d'imitation d'un rôle social inconnu de la culture cambodgienne, celui de l'artiste bohème, et comment le prince mit un point d'honneur aristocratique à l'investir pleinement, plus que la raison politique ne le commandait.

Mais à l'intérieur même des options qui sont les siennes, l'Audacieux paraît en outre opérer des choix qui minimisent ses chances de réussite en cela qu'il opte pour des courants et des activités artistiques, politiques ou ésotériques qui ne sont guère dominants, qui ne le sont plus ou qui n'ont pas vocation à le devenir, ni par conséquent à le porter durablement dans son combat. La poésie symboliste qu'il adopte lorsqu'il arrive en France est déjà passée de mode : « Le prince Iukanthor est [...] un poète français, purement français, trop même à notre gré » en raison de son « symbolisme attardé »²³⁸. « L'auteur, élevé dans nos établissements, a beaucoup lu, sans aucun doute, nos poètes décadents et a copié leur manière. D'où cette ressemblance [...] de ses élucubrations avec les œuvres des Maîtres hermétiques [...] », à commencer par Mallarmé²³⁹. La lyre arenoenne qui transpose la grandeur perdue d'Angkor sonne aux oreilles des critiques littéraire plus chevronnés comme une « mystification » : « Il est visible que de telles divagations, fussent-elles rythmées (et elles ne le sont pas toujours) ont pour but unique d'« épater le bourgeois » [...] »²⁴⁰. Le cubisme orphique de ses toiles est lui aussi vite dépassé par l'art abstrait et l'avènement des lignes épurées de l'Esprit nouveau²⁴¹. Et quand il se rapproche fort logiquement de l'Action française, aux lendemains de la Première Guerre mondiale, elle n'est plus à son acmé, quand lui passe à côté du combat panasiatique. Son ésotérisme est à l'avenant, qui lui fait préférer une éphémère fraternité rosicrucienne, sans poids aucune, quand la République coloniale était largement franc-maçonne. L'imitation littérale de la vie de bohème et de son principe de valorisation des marges finit d'une certaine manière par se retourner contre lui.

Mais il est à se demander s'il en eut été autrement s'il avait entrepris de se conformer à un autre idéaltype culturel français. À travers ces anachronismes, Areno paraît bien faire usage d'un libre-arbitre, en ce sens qu'il sélectionne des modèles qui lui permettent de maintenir une relative autonomie : au contraire [d'Annamites d'un certain renom parfaitement francisés mais « écrivant et pensant en quo-ngu »] « le prince est resté khmèr par le sentiment, sinon par l'expression, et il n'est pas plus émouvant ni plus poète que lorsqu'il nous parle du glorieux passé de sa patrie et de ses dieux antiques bien déchus aujourd'hui »²⁴². La dérision, qui revient si souvent sous sa plume est peut-être un autre outil, aux côtés de l'anachronisme, pour conserver cette précieuse autonomie jusqu'au cœur du procès d'imitation : une imitation littérale mais à bonne distance permettant tout à la fois un « usage khmer » et une « connotation française » des usages adoptés, pour reprendre en l'adaptant à la

²³⁷ IUKANTHOR, A., *Cantate [...]*, op. cit., p. 57.

²³⁸ *La Revue du Pacifique*, 1923, pp. 612-613.

²³⁹ CRAYSSAC, René, « Chronique littéraire », *Les Pages indochinoises*, 15 avril 1924, pp. 150, 149.

²⁴⁰ *Ibid.*, p. 151.

²⁴¹ SHERMAN, D., loc. cit., p. 357.

²⁴² *La Revue du Pacifique*, 1923, pp. 612-613.

situation contemporaine une formulation par laquelle un historien du Cambodge ancien a récemment redéfini le processus de l'indianisation²⁴³. Toutes choses qui devaient pouvoir favoriser la refondation d'un être khmer au monde.

Addendum

Jusqu'où mènent les conflits d'honneurs ? Sur les ressorts intimes de l'échec arenoen ou la défense audacieuse d'une renommée bafouée

L'échec était donc, en un sens, inéluctable. On pourrait ainsi parler d'une manière de « poétique de l'échec », comme on a pu le dire de l'œuvre nihiliste du philosophe roumain Cioran²⁴⁴, mais inversée : ce n'est pas la production artistique d'Areno qui thématise l'échec pour en faire une source de création, mais sa création artistique, et notamment littéraire qui, inspirée par la magie des mots, débordante et tonitruante, mène à l'échec. Pourquoi ce débordement ?

Parce qu'une tension dialectique le traverse sans doute : au regard de sa sensibilité exacerbée, la pratique des arts et des lettres est une échappatoire qui lui permet d'alléger le poids qui pèse sur ses épaules, celui de l'échec de son père, mais aussi, dans le même temps, d'affirmer la doctrine royale par des biais détournés au sein d'un monde colonial qui refuse aux Yukanthor leur statut d'héritiers légitimes écartés du trône. Mais du fait même de cette expression artistique vibrionnante, il s'éloigne davantage encore de l'objectif royal, rendant plus impérieuse la nécessité d'une pratique artistique, pour supporter le poids alourdi de sa conscience. Jusqu'à la folie ?

Ce feu intérieur – Areno, variation d'Aruna n'est rien d'autre, rappelons-le, que la lumière rougeoyante de l'astre solaire à l'heure où pointe l'Aurore – lui vient aussi de l'ethos aristocratique qui l'habite. Mais d'où lui vient, en dernier lieu, l'audace refondatrice qui entretient ce feu ? De plus loin sans doute que son nom, Héanh, l'Audacieux, qui lui en indiquait la voie. On reste étonné de constater, lorsque l'on considère ensemble son parcours et celui de son père, à quel point ils se suivent et se ressemblent : l'audace des mots français qui portent la revendication jusqu'au plus haut des institutions de la métropole et dans la presse, l'éloignement durable de la terre natale qu'impose le combat, jusqu'à la fin de vie isolée, frappés qu'ils sont d'inéligibilité au trône, pour le premier coupé des siens ou, pour l'autre et c'est tout un, parmi eux mais à l'isolement. Les aurores astrales et leur crépuscule se suivent et se ressemblent, l'échec d'Aruna poursuit celui d'Areno, en ceci que ce dernier porte sur ses épaules le poids de celui de son père et qu'il paraît bien, de ce fait, le reproduire dans une semi-conscience alors même qu'il sait ne pas avoir droit à l'erreur. Le feu auroral qui les anime paraît bien relever d'un idéaltype curial, celui du prince rebelle qui, refusant le jeu courtois, les demi-teintes et les faux-semblants, rompt avec la cour pour s'en aller en forêt, recruter des troupes, et attendre le moment opportun pour fondre sur la capitale royale. Cent années auparavant sans doute auraient-ils rejoints, père et fils, la forêt, épées, lances et canons en mains, à l'affût des troupes royales. En ce début de XX^e siècle, ils optent pour la plume et les médias de la modernité européenne, la presse.

Mais pourquoi cette rébellion, ce défi à l'autorité ? Pour un désaveu. Lorsqu'Aruna Yukanthor se rend à Paris, il est envoyé par Norodom et dûment mandaté. S'il fait preuve lui-même d'audace en publiant ses revendications dans la presse, c'est qu'il est tenu par son statut de prince héritier et doit prouver ses capacités vindicatives, comme tout prince parti à la conquête du pouvoir. Audace sociologique nécessaire à l'élection karmique : si elle fonctionne, il sera effectivement reconnu comme légitime. Mais son père est forcé de le désavouer, et il se sent trahi. Areno héritera des deux, de l'audace nécessaire aux prétendants au trône, et de l'infamie du désaveu. Conscience de l'une octroyée par son nom. Inconscience de l'autre, qui reste tue et sommeille aux tréfonds de la conscience blessée de ses parents mais qui se transmet jusque dans son propre inconscient. C'est la renommée de son père et celle de sa branche qui a été bafouée lorsqu'on l'a traité d'usurpateur du statut de prince héritier

²⁴³ BOURDONNEAU, É., « Réhabiliter le Funan. Óc Eo ou la première Angkor », *BEFEO*, t. 94, 2007, p. 125.

²⁴⁴ IDOUDI, Saber, « Poétique de l'échec chez Cioran », *Post-scriptum* n° 13, *La Figure du raté : perspectives comparatistes*, mai 2011, <https://post-scriptum.org/13-03-poetique-de-lechec-chez-cioran/>

alors même qu'il avait été désigné par le roi. La *kerti*²⁴⁵ des Yukanthor doit être, en tous lieux, restaurée. Le style si particulier des Yukanthor, de la princesse Malika, de ses filles, de son fils, vient de là. La farouche volonté de restaurer leur renommée bafouée. Ils partent de la minute antérieure à l'infamie du désaveu, et s'y tiennent, car le temps pour eux s'est arrêté là : ils *sont* légitimes et il n'est pas question que l'on puisse affirmer le contraire. On leur doit tout, eux ne doivent rien. On leur doit leur *kerti* dans les deux acceptions du terme : leur *renommée*, foulée aux pieds ; et leur *héritage*, détourné, volé, confisqué. Leur capital symbolique et matériel. Telle est la genèse de l'audace arenoenne.

²⁴⁵ POU, Saveros, « Du sanskrit *kīrti* au khmer *kerti* : une tradition littéraire du Cambodge », *Seksa Khmer*, n° 5, 1982, pp. 33-54.